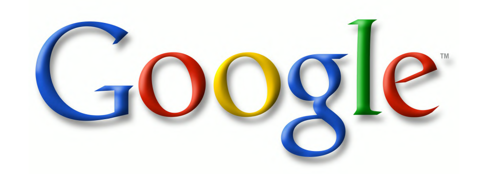
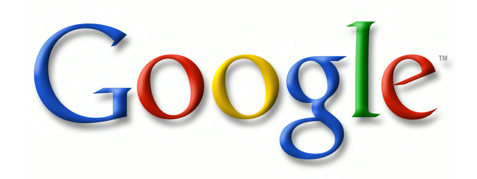






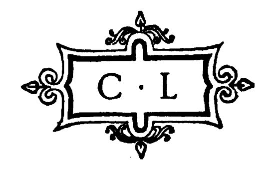
PAUL DÉROULÈDE

# MESSIRE DU GUESCLIN

DRAME EN VERS

EN TROIS ACTES AVEC PROLOGUE ET ÉPILOGUE

*Quatrième édition*




PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

1896

# MESSIRE

# DU GUESCLIN

## DRAME

**Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 22 octobre 1895.**

# CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

## DU MÊME AUTEUR

*Ouvrages couronnés par l'Académie française*

## POÉSIE

CHANTS DU PAYSAN, 21ᵉ édition. . . . . . . . . . 1 fr.
CHANTS DU SOLDAT, 143ᵉ édition. . . . . . . . . . 1 fr.
NOUVEAUX CHANTS DU SOLDAT, 120ᵉ édition. . . . 1 fr.
MARCHES ET SONNERIES, 46ᵉ édition. . . . . . . . 1 fr.
REFRAINS MILITAIRES, 17ᵉ édition. . . . . . . . . 1 fr.

## THÉATRE

JUAN STRENNER, drame en un acte, en vers (réimpression). . . . . . . . . . . . . . . . . . . 1 fr.
L'HETMAN, drame en cinq actes, en vers, 22ᵉ édit. 2 fr.
LA MOABITE, drame en cinq actes, en vers, 23ᵉ édit. 2 fr.

## ROMAN

HISTOIRE D'AMOUR, 15ᵉ édition, un beau volume. . 3 fr. 50

## ÉDITIONS ILLUSTRÉES

CHANTS DU SOLDAT, un beau volume gr. in-8°, portrait de l'auteur, 50 gravures hors texte, 200 dessins. . . . . . . . . . . . . . . . . 15 fr.
POÉSIES MILITAIRES, un beau volume in-16 col. Illustrations de Jeanniot, gravées sur bois par Clément Bellenger et E. Froment . . . . 6 fr.

PAUL DÉROULÈDE

# MESSIRE DU GUESCLIN

DRAME EN VERS

EN TROIS ACTES AVEC PROLOGUE ET ÉPILOGUE

*QUATRIÈME ÉDITION*




PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

1896

A MA SŒUR JEANNE

A LA BONNE ET CHÈRE COMPAGNE

DE MA VIE DE RETRAITE ET DE TRAVAIL

PAUL DÉROULÈDE.

Langély, 6 novembre 1895.

Qu'on les pende! — Qu'on les arrête! — Par ici. —
Oui, par ici.

Le tumulte décroît et s'éteint peu à peu, mais pendant toute la scène, les rumeurs continuent à gronder sur le pont, se rapprochant et s'éloignant tour à tour.)

JACQUES BUREAU.

Le bruit s'éloigne, Dieu merci,
Et je crois que la meute est enfin dépistée.

COMTE D'AUXERRE.

Nous voilà pour l'instant mis hors de leur portée.
Mais s'ils ont reconnu celui qu'ils pourchassaient...

LE DAUPHIN.

Non, ce n'est pas à moi que leurs cris s'adressaient.
Je n'étais à leurs yeux qu'un passant ordinaire;
Et nos costumes seuls ont causé leur colère;
Le peuple de Paris tenant pour criminel
Quiconque ne prend pas les couleurs de Marcel.

JACQUES BUREAU.

Nous avons tout perdu par cette imprévoyance.

COMTE D'AUXERRE.

Monseigneur ne pouvait, en bonne conscience...

JACQUES BUREAU.

Quand on veut fuir, il faut vouloir ce que l'on veut.

LE DAUPHIN.

Et puis, je l'ai porté leur bonnet rouge et bleu!
Leur Étienne Marcel m'en a coiffé lui-même,
En ce jour d'infamie et d'angoisse suprême
Où mes deux maréchaux tués à mes côtés,
En plein Louvre, en plein jour... Écoutez! écoutez!

UNE VOIX SUR LE PONT.

Monsieur le Dauphin croit qu'il nous régente,
Monsieur le Régent croit qu'il est Dauphin.
Les mots sont des mots, qu'il crie ou qu'il chante,
Titre sans emploi n'est qu'un titre vain.
Vive le Prévôt, monsieur le Dauphin!

VOIX DE LA FOULE.

Vive le Prévôt, monsieur le Dauphin!

LE DAUPHIN.

« Titre sans emploi n'est qu'un titre vain! »
Oui! la leçon est bonne et doit être efficace.

JACQUES BUREAU, au Dauphin qui s'apprête à gravir l'escalier conduisant à la cabane du passeur.

Prince, que faites-vous?

LE DAUPHIN.

Ce qu'il faut que je fasse!
Obligé de m'enfuir de mon propre palais,
Traqué par mes soldats, trahi par mes valets,
Esclave de Marcel que la révolte acclame,
Menacé, bafoué, réduit au rôle infâme
D'enregistreur d'édits insultants pour le roi,
Ne pouvant rien pour lui qui comptait tant sur moi,
Ne sachant même plus ce qui se passe en France,
Loin de toute amitié, hors de toute espérance,
N'ayant autour de moi que les bourreaux des miens,
Je ne rentrerai pas dans l'enfer d'où je viens.

JACQUES BUREAU.

Mais le risque est trop grand.

LE DAUPHIN.

Risque ou chance, il n'importe.
Pour finir de tuer la France à moitié morte
Il suffit que Marcel y trouve un point d'appui.

Je dois aller vers elle, avant qu'elle aille à lui.
Et puisque leur poursuite en rompant nos mesures
N'ouvre plus sous mes pas de routes qui soient sûres,
Que mon guide à présent soit le premier venu!
Je frappe à tout hasard au seuil de l'Inconnu.

JACQUES BUREAU.

Mais si c'est un ami du Prévôt?

LE DAUPHIN.

Ce peut être...

COMTE D'AUXERRE.

Ou du roi de Navarre?

LE DAUPHIN.

Il est possible.

JACQUES BUREAU.

Oh! maître,
Vous allez vous livrer.

LE DAUPHIN.

Aussi cela se peut :
Mon devoir vaut ma vie. A la grâce de Dieu!

(Il heurte à la porte de la cabane du passeur.)

Ouvrez, c'est le Régent de France.

LE PASSEUR, de l'intérieur.

Quelle histoire!
Le Régent ne sort pas du Louvre à la nuit noire;
A peine s'il en sort en plein jour.

LE DAUPHIN.

Tu dis vrai.
Il ne rentre, ne sort ni n'agit à son gré,
Et dans sa propre ville et sur sa propre terre
Plus prisonnier que le roi Jean en Angleterre,
Le Régent à qui tout devrait être soumis
Vient, le front tiède encor du sang de ses amis,
Le cœur encor glacé d'angoisse et d'épouvante,
Heurter ton humble toit de sa main suppliante.

(La porte de la cabane s'ouvre brusquement et le passeur paraît sur le seuil, une lanterne à la main.)

## SCÈNE II

LES MÊMES, LE PASSEUR.

LE PASSEUR, dévisageant le Dauphin.

C'est lui! c'est le Régent, c'est le Dauphin!

COMTE D'AUXERRE.

Tais-toi.

JACQUES BUREAU.

Cette barque est à vous, compagnon?

LE PASSEUR, absorbé.

Oui. Pourquoi?

LE DAUPHIN.

As-tu quelque pitié du royaume de France?

LE PASSEUR, les yeux toujours fixés sur le Dauphin.

Aussi grande pitié que grande est sa souffrance.

LE DAUPHIN.

Prends tes rames alors, sauveur inespéré!
Tout ce que tu voudras je te l'accorderai,
Si tu peux... si tu veux, car tu le peux sans peine,
Nous débarquer tous trois cette nuit à Vincenne.

LE PASSEUR.

Monseigneur, mes deux fils combattaient à Poitiers.
A l'heure même où vous, le Dauphin, vous... partiez,

Tous deux faisaient au roi rempart de leur bravoure :
Tous deux sont morts. Cherchez ailleurs qui vous secoure.
(Comme il se dispose à rentrer le comte d'Auxerre l'arrête par le bras.)

COMTE D'AUXERRE.

Monseigneur est parti sur l'ordre du roi Jean
Qui sauvait le Dauphin pour sauver le Régent.

LE PASSEUR.

Allons donc! il a fui comme un lâche.

COMTE D'AUXERRE.

Blasphème!
Cet ordre de départ, je l'ai porté moi-même.

JACQUES BUREAU.

Qu'oses-tu dire là?

LE DAUPHIN.

Ce que dit tout Paris.
C'est ainsi que Marcel égare les esprits,
Qu'il tisse peu à peu la trame qui m'enserre.

L'homme qui parle là parle en homme sincère;
Il n'est pas pour Marcel.

LE PASSEUR.

Certes non!

LE DAUPHIN.

Je le croi;
Mais il n'est déjà plus pour nous, ni pour le roi.

LE PASSEUR.

Je suis pour mon pays et contre tous les traîtres.

LE DAUPHIN.

Ah! fièvre du soupçon comme tu les pénètres!
Comme ils ont bientôt fait d'absorber ton poison,
Et comme, avec leur cœur, tu troubles leur raison!

(Au passeur.)

Quel intérêt aurais-je à trahir, folle tête?
Est-ce que le pilote appelle la tempête?
Est-ce que les bergers vont attirer les loups?...
Ah! quand ils sont vaincus, que les peuples sont fous!

LE PASSEUR.

Chassez l'Anglais alors et délivrez la France!

LE DAUPHIN.

Alors, que cette barque aide à ma délivrance,
Arrache à son tombeau la royauté qui meurt.

COMTE D'AUXERRE.

Si tu veux nous sauver, à tes rames, rameur.

(Les rumeurs augmentent et se rapprochent peu à peu.)

LE DAUPHIN.

Réfléchis, insensé, qui me traites de lâche!
Ne viens-je pas braver, pour accomplir ma tâche,
Pour aller jusqu'au bout de mes devoirs sacrés,
Ton refus qui me livre à la mort?

LE PASSEUR.

Vous vivrez!

(Il va chercher ses rames, les jette dans la barque, la détache et fait signe aux hommes de monter.)

Et si vous rassemblez une armée à Vincenne,
J'en suis; mais il vous faut un bien bon capitaine.

LE DAUPHIN.

Nous l'aurons, et si bon qu'il n'en est pas meilleur,
N'est-ce pas vrai, Bureau?

JACQUES BUREAU.

S'il consent, Monseigneur.

Pendant que la barque disparaît sous les arches du pont au Change; la chanson populaire éclate de nouveau de plus en plus violente.)

UNE VOIX.

Monsieur le Dauphin, bien clos dans son Louvre,
Mange et boit son soûl quand le peuple a faim.
Quand le peuple a froid, le Régent se couvre,
Il appelle ça l'amour du prochain.
Vive le Prévôt, monsieur le Dauphin!

LA FOULE.

Vive le Prévôt, monsieur le Dauphin!

LA VOIX.

Vive le semeur des fortes doctrines!
Place aux droits nouveaux, fi des droits divins!

Un cœur embrasé bat dans nos poitrines,
Nous triompherons à la fin des fins.
Vivent les Prévôts! A bas les Dauphins!

LA FOULE.

A bas les Dauphins! A bas les Dauphins!

FIN DU PROLOGUE

# ACTE PREMIER

Une salle voûtée dans la capitainerie de Pontorson. Au fond grande porte à trois vantaux ouvrant dans une épaisse muraille. Elle est encadrée de dessins creusés dans la pierre ; de larges ferrures la décorent ; à droite et à gauche, des trophées d'armes ; le mur de droite est percé de fenêtres étroites en forme de meurtrières et se termine par une sorte de tourelle dans laquelle on pénètre par une porte basse. Entre les fenêtres, une vaste cheminée à manteau surmontée de l'écusson de Bretagne ; dans le mur de gauche, une baie à meneaux et à porte vitrée donnant sur un escalier de pierre qui descend dans les jardins. Le vitrail est grand ouvert. On aperçoit au premier plan la campagne toute resplendissante de soleil, de verdure, et d'arbres en fleurs ; au loin la mer.

Çà et là de grands fauteuils de chêne sculpté, une table sur laquelle est posé un lourd pupitre et auprès de laquelle est assis l'écuyer de Julienne Du Guesclin, Nicolas Paynel, lisant dans un Psautier. Julienne est debout, appuyée au meneau central de la grande baie, les yeux perdus dans l'horizon.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

### JULIENNE, PAYNEL.

JULIENNE.

Que le temps passe vite et comme d'heure en heure
Partout renaît la vie et plus belle et meilleure !

Les bois sont pleins de nids, les nids pleins de chansons;
Les pommiers argentés couronnent les moissons...
Qui croirait, en voyant cette riante plaine,
Que l'on s'égorgeait là voilà cinq mois à peine,
Et qu'Anglais et Bretons, l'un l'autre se pressant,
Arrosaient ce sol vert du plus pur de leur sang?

PAYNEL.

Qui le croirait? Pardieu! J'en sais qui, pour le croire,
N'auront pas à tenter grand effort de mémoire,
Et dont le souvenir, aujourd'hui comme hier,
Pour mieux tenir au cœur est entré dans la chair.

JULIENNE.

Ta blessure te fait souffrir?

PAYNEL.

Ce n'est pas elle.
Mais moi je me souviens de tout, mademoiselle,
De nos champs envahis, de nos trésors volés,
De ceux qui dorment là sous le linceul des blés;
Et les heures pour moi n'ont pas tant de vitesse.

JULIENNE.

Oui, j'ai tort de montrer ma joie à ta tristesse.

PAYNEL.

Le tort est de l'avoir et non de la montrer.

JULIENNE.

Mes yeux de dix-huit ans sont si las de pleurer!
J'ai passé tant de jours, tant de nuits dans les larmes,
Les alarmes toujours succédant aux alarmes,
Les morts suivant les morts et, du clocher voisin,
N'entendant que le glas répondant au tocsin.
Ces deuils ont trop pesé sur moi, je m'en dégage!

PAYNEL.

La sœur de Du Guesclin tenir un tel langage!

JULIENNE.

Quand la guerre était là, la sœur de Du Guesclin
Domptait les désespoirs dont son cœur était plein,
Et prenant au combat la part que Dieu nous donne,
Faisait pour les Bretons son devoir de Bretonne.
Aujourd'hui que la paix est faite, nul n'a droit
D'emprisonner ma vie en ce cercle d'effroi.

PAYNEL.

Mais la paix, c'est ne plus lutter, ne plus combattre;

C'est céder un instant au sort opiniâtre;
Réparer en silence un sang trop affaibli :
Ce n'est pas le pardon, c'est encor moins l'oubli.

JULIENNE.

L'oubli de quoi?

PAYNEL.

L'oubli des anciens adversaires.

JULIENNE.

Il en est qui parfois font des amis sincères.

PAYNEL.

La confiance aveugle est mère du regret.

JULIENNE.

On ne peut pas toujours haïr.

PAYNEL.

On le devrait!
Et l'on devrait surtout, Bretonne jeune et belle,
Fidèle à son pays, à sa race fidèle,
Soi-même s'enchaînant à sa propre fierté,
Garder pour un Breton et jeunesse et beauté.

JULIENNE.

Tu m'as sauvé la vie, et ma reconnaissance
A tes libres propos donne toute licence;
Mais ici ton langage est au moins singulier :
Pour être mon sauveur te crois-tu mon geôlier?

PAYNEL.

Hélas! je ne me crois et je ne voudrais être
Que le bon chien de garde avertissant son maître.
Je pressens qu'un malheur plane sur la maison.
C'est mon instinct qui parle et non pas ma raison;
Celui que vous aimez...

JULIENNE.

Oh! silence, de grâce!

PAYNEL.

Autant et plus que vous le sujet m'embarrasse.
Ce n'est pas, je le sais, l'affaire d'un soldat;
Aussi la main me tremble, aussi le cœur me bat,
Car de tels entretiens voudraient une autre bouche.
Mais quoi! la faute en est à ce temps si farouche,
A ce temps de désordre, où, chacun s'égarant,

Rien n'est plus à sa place et personne à son rang;
Où la femme, où l'enfant n'a pu vivre tranquille
Qu'à l'ombre d'une épée et qu'au fond d'un asile.
Dans cet asile encor combien d'assauts soudains!
Si bien que pour garder des fronts de chérubins
Mêlant leurs nimbes d'or aux barbes grisonnantes,
Ce sont les écuyers qui font les gouvernantes.

JULIENNE.

Nulle femme, jamais, mon bon, mon cher Paynel,
N'aura pour l'orpheline un cœur plus maternel.
Va! je te rends justice et, même en sa colère,
Ton dévoûment pour moi ne saurait me déplaire.
Mais toi, qui te l'a dit et comment l'as-tu su,
Ce secret de moi-même encor inaperçu?

PAYNEL.

Elles remontent loin mes premières alarmes.
Du jour où, pour fêter sa noce au bruit des armes,
La paix étant signée et nos bras sans emploi,
Messire Du Guesclin ordonna ce tournoi,
Où durant quatre jours la lice fut ouverte;
Et quatre jours durant, jeune, superbe, alerte,

Glorieuse d'avoir ce juge glorieux,
La fleur des chevaliers vint jouter sous ses yeux.
Oh! les beaux coups d'épée! Oh! les fiers coups de lance!
Spectacle merveilleux d'adresse et de vaillance!...
Hélas! la vision n'en va pas sans rancœur.
Il n'était pas Breton celui qui fut vainqueur.

JULIENNE.

Breton ou non, c'est lui que Du Guesclin lui-même
Fit au banquet du soir siéger au rang suprême,
Et qui dès lors ici, chaque jour accueilli,
S'est fait le compagnon de mon frère.

PAYNEL.

Oui, c'est lui.
Lui, le fils endiablé de ce Gascon du diable,
De ce Jean de Caours, routier impitoyable,
Qui, digne lieutenant de Charles le Mauvais,
S'est fait payer sur nous des maux qu'il nous a faits.
Le voilà maintenant comte et seigneur d'Argine.

JULIENNE.

Breton de fait, alors?

PAYNEL.

Et bandit d'origine.

JULIENNE.

Le fils n'est pas le père.

PAYNEL.

Oh! cela j'y consen!
Tout autre est sa valeur, mais c'est le même sang.
Et je suis sûr, l'ayant souvent entendu dire,
Que Messire Bertrand Du Guesclin qui l'attire,
Ne flatte en ce seigneur qu'un chef à rallier;
Il est habile aussi, notre bon chevalier.
Les dehors sont grossiers de sa rude figure;
Il n'est ni beau d'aspect, ni brillant de tournure;
Mais celui que l'Anglais nomme le dogue noir,
Sait comme un fin limier pourchasser son espoir;
Et croyant aux combats plus qu'il ne croit aux trêves,
Il sème des faveurs pour récolter des glaives.

JULIENNE.

Mais mon bonheur alors est certain?

PAYNEL.

Hélas ! non.
Car s'il cherche à gagner un nouveau compagnon,
Il ne peut oublier que dans son entourage,
Un fils de bonne race, un preux de grand courage,
Qu'il a formé lui-même et lui-même dressé,
Olivier de Mauny, vous aime.

JULIENNE.

Je le sai.
Mais en dépit de tout, en dépit de moi-même,
Olivier de Mauny n'est pas celui que j'aime.

PAYNEL.

C'est le seigneur Raoul de Caours?

JULIENNE.

Que veux-tu?
Mon cœur et ma raison ont longtemps combattu.

PAYNEL.

Et la raison n'a pas remporté la victoire.
Ah ! si vous m'en croyez...

JULIENNE.

Je ne veux pas t'en croire.

PAYNEL.

Comment finira-t-il ce rêve décevant?

JULIENNE.

Je fais comme l'oiseau des mers qui suit le vent,
Je plane en attendant la tempête prochaine.

PAYNEL.

Pourquoi n'en pas parler à madame Tiphaine?
Femme de votre frère, elle est presque une sœur.

JULIENNE.

Tiphaine est une sainte et les saints me font peur.
La loi du sacrifice est trop lourde à mon âme;
C'est ma part de bonheur qu'ici-bas je réclame;
Dieu me la donnera, Dieu me la doit; et toi,
Le secret que tu m'as surpris, garde-le-moi.

(Julienne sort par l'escalier de pierre donnant sur les jardins.)

## SCÈNE II

PAYNEL seul, la regardant s'en aller.

Pauvre enfant! innocente et pourtant criminelle:
La voilà qui s'en va pleurer dans la chapelle.
J'ai brusquement rouvert la source des douleurs.
Puisse ce triste amour ne coûter que des pleurs!

(Paynel sort par la tourelle.)

## SCÈNE III

RAOUL DE CAOURS, OLIVIER DE MAUNY
entrant par le fond.

DE MAUNY.

Cette salle est déserte. Entrons.

DE CAOURS.

Pour vous complaire,
Il n'est rien, cher seigneur, que je ne veuille faire;
Entrons. Mais laissez-moi, sans être curieux,
Vous demander d'où vient cet air mystérieux,

Et pourquoi, nous voyant tous les jours, ce me semble,
Vous voulez sans témoin nous expliquer ensemble?

DE MAUNY.

Ce n'est pas les témoins que j'évite, seigneur,
C'est l'intervention de votre protecteur.

DE CAOURS.

J'ignore quel danger me menace ou m'assiège;
Mais je sais me garder sans que nul me protège.

DE MAUNY.

Sans Bertrand Du Guesclin pourtant, n'en doutez pas,
Un Caours n'eût jamais ici porté ses pas.

DE CAOURS.

Le seigneur de Mauny, sans doute, a voulu dire
Que, sans l'ardent respect que Du Guesclin m'inspire,
Le fils de mes aïeux céans n'entrerait point
Qu'ayant le casque en tête et que l'épée au poing.

DE MAUNY.

Mais cette épée au poing, il peut toujours l'y mettre.

DE CAOURS.

La faute assurément est tentante à commettre,
Et je la commettrais avec félicité,
Si mon courage seul devait être écouté.

DE MAUNY.

Votre courage est sourd s'il peut ne pas m'entendre.

DE CAOURS.

Le vôtre est fugitif s'il ne sait pas attendre.

DE MAUNY.

Qui vous dit qu'il n'a pas déjà trop attendu?

DE CAOURS.

Nous pourrons rattraper toujours le temps perdu.

DE MAUNY.

Vous êtes patient, pour un fils de Gascogne.

DE CAOURS.

Je n'aime pas beaucoup le bruit sans la besogne,
Et l'endroit me paraît peu propre à besogner.
Messire Du Guesclin pourrait s'en indigner.

Et le sang répandu par mes mains, je suppose,
Près de mon grand ami servirait mal ma cause.

DE MAUNY.

Mais le contraire aussi pourrait se supposer.

DE CAOURS.

Le cas étant douteux, je me veux récuser.

DE MAUNY.

Et vous envisagez sans trop d'inquiétude
Les effets du récit d'une telle attitude?

DE CAOURS.

Vous n'irez pas bien loin en faire le récit.
Mais puisque grâce à vous nous voilà seuls ici;
Puisque j'ai devant moi, parlant sans réticence,
Un de ces fiers Bretons qu'irrite ma présence
Et qui ne m'a jamais caché son sentiment,
Je voudrais là-dessus m'expliquer clairement.

DE MAUNY.

Des explications à qui vous injurie!

DE CAOURS.

Patientez encore un moment, je vous prie,

Et faites-moi l'honneur de m'écouter un peu.
Mon intérêt n'est pas le seul qui soit en jeu.
Je ne suis pas Breton, c'est vrai. J'ai fait la guerre
Aux Bretons; je suivais les drapeaux de mon père
Et mon père servait le parti Navarrais...

DE MAUNY.

Nous disons même chose en des termes plus vrais.
Le parti Navarrais, que servait votre père,
Chez nous, nous l'appelons parti de l'Angleterre.

DE CAOURS.

Soit, admettons le terme et mettons tout au pis :
J'ai secondé l'Anglais, j'ai brûlé le pays;
J'ai tour à tour servi, mercenaire barbare,
Et le duc de Lancastre et le roi de Navarre,
C'est dit. Mais tous ces gens que j'ai servis d'abord,
Il ne tiendrait qu'à moi de les servir encor.
Déjà de tous côtés couve un autre incendie.
La Bretagne est en paix, mais non la Normandie;
Le royaume de France est toujours aux abois.
Et mon père m'ayant investi de ses droits,
Maître de mes destins et de mes alliances,

J'ai quatre cents archers et deux cent trente lances,
Qui, quel que soit mon but, me servant à mon gré,
Suivront ma plume rouge où je la porterai.

DE MAUNY.

Du Guesclin en confie autant à mon courage.

DE CAOURS.

Tant mieux, double la force et double aussi l'ouvrage!
Avec un chef pareil pour diriger nos coups,
En selle! camarade, et le monde est à nous.
Car la guerre est prochaine, inévitable, sûre,
Le signal va sonner de revêtir l'armure,
Et cette chevauchée est un rêve inouï
De guerroyer derrière un guerrier comme lui.

DE MAUNY.

Soyez franc, vous suivez la sœur plus que le frère.

DE CAOURS.

La question, seigneur, est au moins téméraire,
Serait-ce là ce dont vous me vouliez parler?

DE MAUNY.

Le mot est dit; il est trop tard pour reculer.
Vous aimez Julienne?

DE CAOURS.

Ah! Seigneur, prenez garde!
De tels noms ne sont pas de ceux que l'on hasarde;
Vos propos vont plus loin que vous ne le voulez;
On parle à mots couverts de ces anges voilés.

DE MAUNY.

Je l'aime et je vous hais. Est-ce clair?

DE CAOURS.

Malepeste!
La clarté m'en paraît tout à fait manifeste.
Ce n'est pas ma façon, et nul ne sait jamais
Que par mes actions qui j'aime ou qui je hais.
Moi, si d'un tel amour j'avais l'âme saisie,
Je voudrais en cacher jusqu'à la jalousie;
Trouvant de trop d'audace et de peu de pudeur
D'exhaler à grands cris les secrets de mon cœur.
Voilà, moi, si j'aimais ce que je saurais faire.

Mais maintenant, seigneur, sans fracas, sans colère,
Des seconds? vous ni moi nous n'en avons besoin ;
Il fait un clair soleil, l'océan n'est pas loin ;
En un temps de galop on gagne le rivage ;
La mer jusqu'à ce soir découvre encor la plage ;
J'y sais un coin désert environné d'ajoncs ;
Allons en bas ! sellons nos chevaux et marchons !

DE MAUNY.

Marchons !

(Ils se dirigent vers la porte du fond, Du Guesclin paraît sur le seuil.)

## SCÈNE IV

LES MÊMES, DU GUESCLIN, suivi de JEAN GOYON, PAYNEL et JACQUES BUREAU.

DU GUESCLIN les arrêtant d'un geste et les regardant tour à tour.

Où courez-vous?

DE MAUNY.

Capitaine...

DE CAOURS.

Messire..

DU GUESCLIN.

Votre trouble à tous deux suffit à m'en instruire;
Nous en reparlerons plus tard. Mais pour l'instant,
Cet étranger apporte un message important;
Domptez votre colère et faites bon visage.

(A Jacques Bureau.)

Entrez céans, monsieur le porteur de message.

(A Nicolas Paynel.)

Veille au dehors, Paynel.

(A Olivier de Mauny et Raoul de Caours, qui font un mouvement pour sortir.)

Et vous, restez, seigneurs.

(A Jacques Bureau.)

Ce sont mes lieutenants les plus chers, les meilleurs,
Sans qui je ne peux rien, par qui tout m'est possible,
Que la mission soit belliqueuse ou paisible;
Vous voudrez bien, seigneur, ne vous étonner pas
Qu'ils aient part au conseil ayant part aux combats.
Celui-là c'est Mauny, mon enfant, mon élève,
A qui j'ai mis en main la lance avec le glaive,

Un vrai Breton; cet autre est sire Jean Goyon.
Nul ne sait mieux que lui pousser un bataillon;
Tous deux ont déjà fait la dernière campagne
Et leur jeune valeur est chère à la Bretagne;
Ce troisième allié d'hier et de toujours,
C'est le seigneur Raoul de Caours...

JACQUES BUREAU.

De Caours?

DU GUESCLIN.

Le nom vous est connu?

JACQUES BUREAU.

Beaucoup,

(A mi-voix).

Et trop peut-être.

DU GUESCLIN.

Ne savoir que son nom ce n'est pas le connaître;
Il le rendra meilleur quand il l'aura porté,
Et je me fais garant de sa fidélité.
Vous pouvez donc parler avec toute assurance.

JACQUES BUREAU.

Seigneurs Bretons, je suis un envoyé de France.
Triste envoyé sans doute et mal fait pour l'emploi,
Mais le désordre est tel, et tel le désarroi,
Que mon gentil seigneur le Dauphin, que Dieu garde,
Ne songe plus au rang, c'est au cœur qu'il regarde.
Non plus que lui, seigneur, ne soyez exigeant :
Je suis Jacques Bureau, l'argentier du roi Jean.
Certes, je l'avoûrai, l'envoi d'un homme d'armes
Vous faisait plus d'honneur mais causait plus d'alarmes,
Car pour tromper les yeux de ces routiers d'enfer,
Robe de drap vaut mieux que justaucorps de fer.
Veuillez donc par mon zèle excuser mon audace;
Oubliez qui je suis; voyez qui je remplace;
Et, si vous en doutez, voici qui vous convainc :
Mes lettres de créance et le sceau du Dauphin.

DU GUESCLIN.

Est bienvenu qui vient au nom du Dauphin Charle,
Et pour la France aussi bien écouté qui parle.
Enfin quand hardiment il brave le danger,
Homme d'armes ou non, salut au messager.

JACQUES BUREAU.

Messire, et vous, seigneurs, Dieu nous donne assistance!
Au nom de Charles, fils aîné du roi de France,
Son lieutenant, Régent du royaume, je viens
Vous expliquer ici les vœux qui sont les siens :
Il espère, il désire, il demande, il implore
Votre secours, héros que la Bretagne honore,
Et dont le fier renom est venu jusqu'à nous
Par quiconque a marché sous vous ou contre vous.
Nous avons grand besoin, dans l'angoisse où nous sommes,
D'un homme qui s'entende à commander les hommes.
La guerre nous enlace et le malheur nous suit;
Mais, prête à dissiper les ombres de la nuit,
La gloire surgira si Du Guesclin se lève.

DU GUESCLIN.

Alors Édouard Trois aurait rompu la trêve?

JACQUES BUREAU.

Édouard Trois se tient au texte du traité.
Et plût à Dieu qu'il l'eût hautement rejeté,
Que, drapeaux déployés, il nous fît guerre ouverte!
La Nation saurait qui conjure sa perte;

Et l'instinct populaire, ardent à s'émouvoir,
Connaissant l'ennemi, comprendrait le devoir.
Mais ses habiletés sont pires et plus grandes :
Licenciés par lui, ses Anglais vont par bandes,
Changeant de nom selon l'endroit et les milieux,
Grossir partout les rangs de tous les factieux.
Et conspirations, émeutes, jacquerie,
Tout ce qui fait verser du sang à la Patrie,
Tout ce qui peut l'atteindre et la frapper au cœur,
A pour complice obscur l'implacable vainqueur.
Puis, lorsque, accomplissant sa farouche espérance,
Nous aurons fait meurtrir la France par la France,
Il viendra, comme un loup à travers les halliers,
La dépecer avec ses sombres alliés.
L'un, prêt à partager le trône qu'il convoite,
Est Charles de Navarre, esprit bas, âme étroite,
Roitelet qui, voulant remplacer nos grands rois,
Commence par briser leur sceptre entre ses doigts.
L'autre, d'esprit plus haut, mais d'âme aussi mesquine,
A dressé son pavois sur la France en ruine,
Sans borne dans ses vœux, sans choix dans ses moyens,
Despote de Paris, cher aux Parisiens.

Il peut tout, il veut tout, et leur fera tout faire :
C'est Étienne Marcel le prévôt populaire.
L'un et l'autre ont uni leurs efforts ténébreux;
Les troubles du début sont leur œuvre à tous deux;
Et, grâce au double élan de leur double colère,
Ces troubles ne sont plus des troubles, c'est la guerre.
Guerre impie où chacun voit les siens s'égorger;
Guerre infâme où l'émeute enrôle l'étranger;
Guerre effroyable et sombre où d'un sang pur trempée,
La hache vient toujours déshonorer l'épée!
Tout d'abord tenant tête au premier ouragan,
Le Dauphin sous Paris établissait son camp,
Et son armée était réunie à Vincenne.
Bien pauvre armée à qui manque un vrai capitaine!
D'ailleurs d'autres cités, repoussant notre appel,
Marchent avec Paris, combattent pour Marcel;
Amiens, Laon, Senlis, Beauvais et Rouen même
Portent le chaperon qu'il a pris pour emblème,
Le drapeau rouge et bleu flotte de toutes parts;
Et les archers anglais veillent sur leurs remparts.
Las! hélas! où s'en vont l'État et la Patrie!
Ah! seigneur Du Guesclin, c'est vers vous que je crie :

Votre cœur, votre bras, il nous faut tout cela.
La France est en danger de périr, sauvez-la!

DU GUESCLIN.

Seigneur — et je vous parle ici sans complaisance —
J'ai dans le cœur, après la Bretagne, la France,
Après mon duc, le roi; j'ai donc compassion
Des malheurs du pays et de la nation.
Mais afin que chacun librement se prononce,
Je laisse leurs avis précéder ma réponse;
Certain d'être obéi, content d'être éclairé,
Je consulte d'abord, après j'ordonnerai.

JACQUES BUREAU.

Mais leurs avis seront gênés par ma présence.

DE CAOURS.

En quoi donc? Nous traitons de puissance à puissance,
C'est du seul Du Guesclin que tout dépend ici.

DU GUESCLIN.

C'est à Du Guesclin seul d'interroger aussi,
Parle, toi, Jean Goyon.

JEAN GOYON.

Parler? et pour quoi dire?
Tout ce que vous voudrez, je le voudrai, messire.
Acceptez, refusez, marchez, ne marchez pas,
Vous êtes notre tête et nous sommes vos bras.

DU GUESCLIN.

De rudes bras encor, je leur rends cet hommage;
Je ne sais que ton cœur qui vaille davantage.

JEAN GOYON.

Les soldats bien menés font les chefs bien suivis.

DU GUESCLIN.

Et vous, seigneur Raoul de Caours, votre avis?

DE CAOURS.

Moi, pourvu qu'on se batte et qu'on fasse la guerre,
Pour qui? pourquoi? comment? Il ne m'importe guère!
La paix rouille ma lance et mon âme. En avant!
Mais croire aux yeux d'autrui, c'est se tromper souvent.
Ce seigneur nous a fait un tableau pathétique
De deux partis ayant chacun sa politique;
Plaignant l'un, blâmant l'autre et l'accusant encor,

Il a raison peut-être et peut-être il a tort.
Sa loyauté n'est pas en jeu, ni sa droiture;
Il nous a peint les faits tels qu'il se les figure;
C'est à nous d'aller voir s'il les a bien décrits.
Nous ne jugerons bien de Paris qu'à Paris.
Sa révolte est peut-être une émeute exécrable,
Indigne qu'on la serve et qu'il faut qu'on accable;
Mais c'est peut-être aussi — nous le saurions là-bas —
Un de ces changements qui sauvent les États,
Où la justice même a les dehors du crime:
Rien n'est pris sans assauts, pas d'assauts sans victime.
La Flandre et l'Italie ont eu de ces réveils.
Du reste, mes avis ne sont pas des conseils;
Et quoi que vous puissiez vouloir, mon capitaine,
Soumission entière, obéissance pleine.

DU GUESCLIN.

J'y compte, quoique au fond, l'avis soit hasardeux.
A ton tour, Olivier.

DE MAUNY.

Tu le veux?

DU GUESCLIN.

Je le veux.

DE MAUNY.

Aussi moi, je promets entière obéissance;
Mais j'entends, aussi moi, parler comme je pense.

DU GUESCLIN.

Demander un avis, ce n'est pas le dicter.

DE MAUNY.

Voici le mien tel quel, dussé-je t'irriter.
La trêve expirera dans quatre mois à peine;
La guerre avec l'Anglais est fatale et prochaine,
C'est par nous qu'il commence et chez nous qu'il descend;
Pourquoi courir au loin prodiguer notre sang?
Réservons ce trésor pour notre territoire.

JEAN GOYON.

La victoire toujours engendre la victoire;
Soyons vainqueurs là-bas, nous le serons chez nous.

DE MAUNY.

Les combats même heureux ont de longs contre-coups.
D'ailleurs faut-il tout dire?

DU GUESCLIN.

Oui, tout. Parle, on t'écoute.

DE MAUNY.

Eh bien! vaille que vaille! A coup sûr il m'en coûte
De m'opposer au vœu du Régent et du Roi;
Mais en somme je n'ai qu'un seul maître, c'est toi...
Je suis un vrai Breton, tu l'as dit tout à l'heure,
Dieu sait si mon instinct m'éclaire ou s'il me leurre.
Mais cette obsession me hante malgré moi
Qu'un voisin triomphant nous dicterait ṣa loi.
Nous affaiblir pour lui c'est croître sa puissance.
Or les princes n'ont pas tant de reconnaissance
Qu'un service rendu puisse les désarmer.
L'histoire tout entière est là pour l'affirmer.
Bref, tout en déplorant ses maux et sa souffrance,
Notre intérêt n'est pas de vaincre pour la France...

JACQUES BUREAU.

Quoi! vous osez penser?...

DE MAUNY.

Et pourquoi non, seigneur?
Je suis Breton, et moi la France me fait peur.

J'ai peur qu'à s'approcher trop d'elle, la Bretagne
Devienne sa suivante et non plus sa compagne;
Et j'entrevois, croyant bien voir et bien juger,
Qu'une trop grande France est notre grand danger.

DU GUESCLIN.

Et tu n'entrevois pas qu'avec ta théorie
Notre plus grand danger c'est la France amoindrie?
Non, tu n'entrevois pas, bien qu'il soit sous tes yeux,
Le spectre grandissant de l'Anglais orgueilleux;
Sa main déjà sur nous courbant plus bas nos têtes;
Son occupation transformée en conquêtes;
Nos lois, nos mœurs, nos droits méconnus et niés,
Et, sur leur propre sol, nos Bretons prisonniers?
Eh bien! je te le dis puisqu'il faut te le dire,
Si la France périt, notre Bretagne expire;
Et si l'effondrement n'en est pas empêché,
Le royaume en tombant écrase le duché.

DE MAUNY.

S'il en doit être ainsi, je dis comme toi, maître.
Être Anglais ou Français, c'est Français qu'il faut être.
Mais je reste Breton de cœur.

DU GUESCLIN.

Tout comme moi.

JACQUES BUREAU.

Merci pour notre France et merci pour le Roi.

DU GUESCLIN.

Quant à vous, de Caours, dont le conseil m'étonne,
Qui doutez si l'émeute est criminelle ou bonne,
Un mot vous suffira, je crois, pour en juger :
Le prévôt de Paris marche avec l'étranger.
Donc sans perdre un seul jour, une heure, une seconde
Vous allez tous les trois rallier votre monde.
Armes, vivres, chevaux, que tout soit prêt demain;
Car dans deux jours d'ici je vous veux en chemin.
Moi, je pars dès ce soir avec ce gentilhomme.

JACQUES BUREAU.

Ah! béni soyez-vous qui sauvez le royaume!

DU GUESCLIN.

Vous m'entendez bien tous et m'avez bien compris?
Nous nous retrouverons tous quatre sous Paris.

JEAN GOYON.

Vivat!

DE CAOURS.

Nous serons prêts!

DE MAUNY.

Compte sur moi.

DU GUESCLIN.

J'y compte.

(A Jacques Bureau.)

Vous, pour leur éviter fausse route ou mécompte,
Faites-leur préparer et donner sur-le-champ
La liste des pays fidèles au roi Jean.

JACQUES BUREAU.

J'y vais. Mais je le dis sans feintes déloyales :
Vous me suivez, messire, au pays des cabales.
Les gens de cour ont moins d'équité que d'orgueil;
Tous, hormis le Régent, vous feront triste accueil.
N'en ayez pas souci, mon noble capitaine,
Croyez-en pleinement celui qui vous emmène,

Il n'est complot de cour ni brigue de seigneurs :
Vous êtes en chemin vers les plus grands honneurs.

DU GUESCLIN.

Je cours vers le devoir. Le reste vous regarde.

JACQUES BUREAU.

Assurément.

(Il sort.)

## SCÈNE V

LES MÊMES, moins JACQUES BUREAU.

DU GUESCLIN.

Mauny conduira l'avant-garde.
Vous le centre, Caours ; et toi, brave Goyon,
Tu fermeras la marche avec ton bataillon.

GOYON.

Partons !

DE CAOURS.

Ne salûrons-nous pas la châtelaine ?

DU GUESCLIN, appelant.

Paynel!

(Entre Payne .)

Préviens ma sœur et madame Tiphaine
Que ces trois cavaliers veulent leur dire adieu.
Je te confie à toi la garde de ce lieu ;
J'emmène Orris avec mon escorte ordinaire.

(Sort Paynel. — S'adressant à de Mauny et à de Caours.)

Et vous, dont en entrant j'ai surpris la colère,
Qui vouliez vous tuer l'un l'autre, jeunes fous,
Avant d'aller combattre ensemble, embrassez-vous.

DE MAUNY.

Voici ma main.

DU GUESCLIN.

Allons! pas d'étreinte maussade,
Frères d'armes, allez jusques à l'embrassade.
Si grand que soit l'effort, oubliez vos griefs :
Le salut des soldats veut l'entente des chefs.

JEAN GOYON.

Pouvez-vous hésiter? quel orgueil est le vôtre?

DE MAUNY.

Je cède.

DE CAOURS.

J'obéis.

DU GUESCLIN.

Soutenez-vous l'un l'autre.

DE MAUNY.

Dès qu'il m'appellera, je secourrai Caours.

DE CAOURS.

Que Mauny me demande à son aide et j'accours.

DU GUESCLIN.

Fi! ces restrictions sentent les représailles.
Non! non! ce n'est pas là le serment des batailles.
Sur votre épée et par votre honneur de soldats,
Qu'il appelle à son aide ou qu'il n'appelle pas,
Que ce soit par orgueil, que ce soit par bravoure,
Si vous avez l'instinct qu'un grand péril l'entoure,
Qu'ils vont, les siens et lui, succomber sous les coups,
Dussiez-vous succomber vous-même, dussiez-vous,

Assurant son triomphe, et préparant sa gloire,
N'être que l'instrument de sa propre victoire,
Et l'immortaliser par votre obscur trépas,
Sur votre épée et par votre honneur de soldats,
Ignorant de l'envie, oublieux des alarmes,
Jurez aide et soutien à votre frère d'armes!

DE MAUNY.

Jusqu'au jour de la paix, j'en donne mon serment.

DE CAOURS.

Je jure comme lui.

DU GUESCLIN.

Traître qui se dément.

## SCÈNE VI

Les Mêmes, TIPHAINE, JULIENNE, soldats, serviteurs et paysans.

DU GUESCLIN.

Tiphaine et toi, ma sœur, vous savez la nouvelle,
Le combat nous reprend, la France nous appelle.

JULIENNE.

Vous partez?

DU GUESCLIN.

Nous partons.

TIPHAINE.

Mon noble et cher seigneur,
En allant au combat, vous allez à l'honneur,
Et quels que soient ici mon tourment et ma peine,
Certaine du succès, de ta gloire certaine,
Je n'accuserai pas le ciel de sa rigueur.
Va combattre, héros! Va triompher, vainqueur!

JULIENNE.

Déjà la guerre! Encor du sang! Toujours des larmes.

TIPHAINE.

Épouse ou mère, fille ou sœur des hommes d'armes,
Coupable est celle-là qui, d'un cœur abattu,
Les dispute au devoir et trouble leur vertu.

DE CAOURS.

On n'est pas sans regret parce qu'on est sans plaintes.

JULIENNE.

Ah! ne comparez pas vos regrets à nos craintes!
Vous partez enivrés de gloire, emplis d'orgueil,
Et votre âme est en fête, et nos cœurs sont en deuil.

DU GUESCLIN.

Et tant mieux! veux-tu pas qu'un chevalier larmoie?
Oui, la guerre est son jeu, la bataille est sa joie;
Il brave, insouciant, des jours sans lendemains;
Tout ce qui fait trembler le troupeau des humains :
La blessure, la mort, n'ont rien qui l'épouvante;
Sur l'instinct terrassé son âme est triomphante,
Et, comme un flot sacré d'enivrante liqueur,
Les ardeurs de son sang passent de cœur en cœur.

(S'adressant à Olivier de Mauny, à Raoul de Caours et à Jean Goyon.)

Car sachez-le, vous trois que tant d'hommes vont suivre,
Des liens de la peur, c'est le chef qui délivre,
C'est le chef qui répand son courage en autrui,
Il n'en a pas assez s'il n'en a que pour lui.

(S'adressant aux soldats.)

Quant à vous tous, soldats de la lutte future,
Sachez bien que la mort n'est pas dans la blessure,

Mais dans la lâcheté qui fait faiblir la chair;
La peur en a tué beaucoup plus que le fer.

TIPHAINE.

La peur? La peur? qui donc y pense?
O fiers Bretons que rien n'émeut,
Qu'ils tiennent la hache ou la lance,
Que ce soit l'épée ou l'épieu,
Tout est une arme à leur vaillance,
Tête de fer et cœur de feu!
La peur? la peur? qui donc y pense?
La Bretagne ne craint que Dieu!

JULIENNE.

La peur! la peur! je l'ai dans l'âme.
On n'est pas brave pour autrui.
O Vierge sainte! O Notre-Dame!
Que ma faiblesse ait votre appui!
La gloire que l'orgueil réclame,
Est faite de bonheur détruit.
La peur! la peur! je l'ai dans l'âme.
Vous qui partez, mon cœur vous suit.

DE MAUNY.

La peur! la peur!... Eh! que m'importe?
Mourir aimé, vivre en aimant;
Chevaucher ayant pour escorte
Le souvenir d'un doux serment;
Heureux ceux que la mort emporte
Regrettés éternellement!
La peur! la peur!... Eh! que m'importe?
Ce n'est pas là, le vrai tourment.

DE CAOURS.

La peur! la peur! je la défie!
Lance ni glaive ne m'aura;
Je vivrai, je vivrai ma vie.
Qui se désespère est ingrat.
Si longtemps que mon cœur battra,
De me battre j'aurai l'envie.
La peur! la peur! je la défie!
C'est vainqueur qu'on me reverra.

DU GUESCLIN.

La peur! la peur! Dieu vous en garde
Nul n'est brave qui n'ait eu peur.

Que l'on calcule ou qu'on hasarde,
Tout est aux mains du Créateur ;
Force, vertu, courage, honneur;
Mettons tout sous sa sauvegarde.
La peur! la peur! Dieu vous en garde!
Veillez sur nos âmes, Seigneur.

FIN DE L'ACTE PREMIER

# ACTE II

**Une grande salle au donjon de Vincennes servant de salle du Conseil. Sur le milieu du panneau de droite, le trône royal surélevé par quelques marches et surmonté d'un dais. Sièges, fauteuils, banquettes le long des murs. Quand la grande porte s'ouvre, on aperçoit les soldats de garde et les officiers.**

---

## SCÈNE PREMIÈRE

DU GUESCLIN, JACQUES BUREAU.

JACQUES BUREAU.

Eh bien, mon capitaine?

DU GUESCLIN.

Eh bien, maître Bureau

JACQUES BUREAU.

Êtes-vous satisfait du Dauphin?

DU GUESCLIN.

Heu! Pas trop!

JACQUES BUREAU.

Il me semble pourtant qu'il vous traite à merveille;
Nul plus que vous n'a sa faveur et son oreille;
Vos exploits à Melun l'ont conquis pleinement;
Savez-vous, depuis lors, comme il va vous nommant,
Lui, le calme Dauphin d'éloges économe?

DU GUESCLIN.

Il me nomme son Dieu?

JACQUES BUREAU.

Pas encor. Mais son homme.
Et ce titre n'est pas trop banal aujourd'hui.

DU GUESCLIN.

Il faut bien que quelqu'un soit un homme pour lui.
Avec sa mine sombre et son morne visage,
Votre prince n'est pas un prince...

JACQUES BUREAU.

C'est un sage.
Ce jeune homme a beaucoup souffert, beaucoup pensé.
Il luit plus d'un éclair sous son regard baissé,
Et l'impassible front dont votre ardeur le blâme

Est un masque sauveur où s'abrite son âme.
Tel il est au milieu de nous ses serviteurs,
Tel je l'ai vu parmi ses pires insulteurs,
Immobile au milieu de l'émeute hurlante,
Pâle, mais essuyant d'une main calme et lente,
Sur son front de vingt ans que la mort menaçait,
Le sang de ses amis dont on l'éclaboussait.
Non qu'il fût sans pitié ni qu'il soit sans rancune;
Mais il sait guetter l'heure et lasser la fortune,
Sa volonté chemine où tout autre eût bondi,
Et ce cœur renfermé n'en est pas moins hardi.
Car le motif secret de sa persévérance
C'est qu'il se sent utile au salut de la France,
Qu'il la veut grande, unie et forte. Ah! croyez-moi!
Soyez vraiment son homme, il est vraiment un roi.

DU GUESCLIN.

Soit! mais trois mois de siège et pas une bataille!
Un tel atermoîment ne me dit rien qui vaille.
Que veut-il? Qu'attend-il pour reprendre Paris?

JACQUES BUREAU.

Qu'il puisse le garder après l'avoir repris.

DU GUESCLIN.

C'est-à-dire?

JACQUES BUREAU.

Eh! mon Dieu! c'est-à-dire, je pense,
Qu'il attend que Paris ait effrayé la France,
Et qu'Étienne Marcel n'ait plus autour de lui
Que les archers anglais dont il fait son appui.

DU GUESCLIN.

Bien! mais cet appui-là se chiffre par dix mille,
Hier encor Robert Knolls est entré dans la ville
Avec un contingent de deux cents soudoyers.

JACQUES BUREAU.

C'est à la fois tant pis et tant mieux.

DU GUESCLIN.

Vous croyez?

JACQUES BUREAU.

Tant pis pour le combat et tant mieux pour la cause.
Paris n'est pas aussi séduit qu'on le suppose,
Et l'instinct populaire a déjà tressailli
Sous ce flot d'étrangers dont le Louvre est rempli.

DU GUESCLIN.

Mettons que le dégoût les prenne et la colère.
La roue est trop avant enfoncée en l'ornière,
Ils n'en sortiront pas qu'on ne rompe l'essieu :
Bataille ! Il n'est de gain possible qu'à ce jeu,
D'autant que notre armée à nous ne grossit guère,
Que la trêve expirée on aura double guerre,
Et que pour rallier les partisans douteux
Il faut un coup de foudre à dessiller les yeux.

JACQUES BUREAU.

Peut-être ! D'autant mieux qu'en prolongeant l'attente,
Nos ressources non plus n'ont rien qui les augmente
Et que Marcel détient les trésors du roi Jean.
Je parle en argentier d'une question d'argent.
A vos bonnes raisons cette raison s'ajoute.
Vous êtes convoqué pour le Conseil?

DU GUESCLIN.

Sans doute.

JACQUES BUREAU.

Exposez votre idée au Dauphin.

DU GUESCLIN.

Moi?

JACQUES BUREAU.

Vous, oui.

DU GUESCLIN.

D'abord un tel débat doit être ouvert par lui,
Et, le fût-il, il est douteux que je m'en mêle.

JACQUES BUREAU.

Pourquoi?

DU GUESCLIN.

Pour n'avoir pas de dispute nouvelle.

JACQUES BUREAU.

Le prince a toujours fait grand cas de vos avis.

DU GUESCLIN.

Si grand cas que jamais il ne les a suivis.
Et puis, à parler franc, la colère me gagne.
Quoi? vous m'allez chercher au fond de ma Bretagne
Comme le seul sauveur du pays et du roi,

Et quand nous arrivons, mes contingents et moi,
C'est nous qu'on subordonne au vieux comte d'Auxerre.

JACQUES BUREAU.

Cette première étape était très nécessaire ;
D'ailleurs, au lendemain de vos premiers combats,
Le Régent vous rendait vos droits sur vos soldats,
Vous n'obéissez plus aujourd'hui qu'à vous-même.

DU GUESCLIN.

C'est changer, ce n'est pas résoudre le problème.
Je l'aime mieux ainsi pour ma part, mais vraiment
Mille conflits naîtront de ce dédoublement.
Votre sage Dauphin manque de clairvoyance.

JACQUES BUREAU.

C'est la seconde étape, homme sans patience.
La noblesse de France a son honneur jaloux,
Et quelque immense espoir que le prince ait en vous,
Il ne saurait encor, sans imprudence grande...

DU GUESCLIN.

Donner à ses soldats un chef qui les commande?

JACQUES BUREAU.

Donner aux officiers un chef qu'ils suivraient mal.
Vous ne leur plaisez pas, voilà le fait brutal.

DU GUESCLIN.

Vraiment? Et votre prince attend que je leur plaise.

JACQUES BUREAU.

Hélas! un mal profond trouble l'âme française;
Un souffle de révolte égare les esprits:
L'envie est déchaînée ici comme à Paris.
Elle avilit partout les têtes les plus fières,
Gagnant les grands seigneurs comme les pauvres hères;
Nul, sans le discuter, n'accepte son devoir;
La France est sans respect; les lois sont sans pouvoir.

DU GUESCLIN.

Mais pour les officiers le mal est encor pire!

JACQUES BUREAU.

Quand ils vous connaîtront, ils vous prendront, messire.

DU GUESCLIN.

Mais les prendrai-je, moi, quand je les connaîtrai?
C'est au chef de choisir les soldats à son gré.

JACQUES BUREAU.

Vous? Vous ferez partout, seigneur, ce qu'il faut faire,
Et vous reconnaîtrez vous-même, je l'espère,
Que mon prince est un chef juste et judicieux.

UN PAGE, annonçant.

Monseigneur le Régent.

## SCÈNE II

LES MÊMES, LE DAUPHIN, LE COMTE D'AUXERRE, LE COMTE DE BEAUJEU, LE COMTE DE BEAUMONT; LE SIRE DE BÉTHANCOURT; BAUDOUIN D'ENNEQUIN et LES MEMBRES DU CONSEIL DE RÉGENCE.

COMTE D'AUXERRE.

Prenez place, messieurs.

LE DAUPHIN.

Que Dieu veille sur nous et protège la France.
Messieurs les conseillers du Conseil de Régence,
Anciens et nouveaux serviteurs de l'État,
L'heure est grave et demande un sérieux débat.
Jusqu'ici mon seul but était et devait être

Moins de vous consulter que de vous bien connaître,
Car celui-là n'est pas digne de son pouvoir
Qui croit que pour régner un roi n'a qu'à vouloir.
La volonté d'un homme a pour bornes certaines
La faiblesse ou l'élan des volontés humaines,
Et tous les dévoûments qu'un sujet porte en soi
Tournent en vains efforts faute d'un juste emploi.
Je vous ai donc laissé parler sur toute affaire,
Sachant vous écouter, sachant aussi me taire,
Heureux de vous voir tous ne rien dissimuler;
Mais aujourd'hui c'est pour agir qu'il faut parler.
Un messager secret arrivé d'Angleterre
M'apporte deux avis du roi mon noble père;
Mon Souverain me fait savoir par le premier
Que, par un procédé dont il est coutumier,
Édouard Trois feindrait de très vives alarmes
A voir autour de moi tant de soldats en armes;
Disant que ce n'est pas contre les émeutiers
Que nous organisons des régiments entiers;
Qu'un tel rassemblement de troupes l'inquiète...
Bref, couvrant ses projets avec ceux qu'il nous prête,
Il débarque dans huit ou dix jours à Calais.

DU GUESCLIN.

Mille diables d'enfer! qu'est-ce que je disais!
Ai-je assez su prédire, ai-je assez fait comprendre
La faute de surseoir et le péril d'attendre?
Ah! Votre Seigneurie a de quoi s'applaudir.
Enfin le mal est fait, il s'agit d'en sortir.

COMTE D'AUXERRE.

Qu'est-ce à dire, monsieur, et quelle est cette audace?
Interrompre le prince et le blâmer en face!
Enfin, contre tous les usages de la cour,
Parler sans que ce soit seulement votre tour!
Il n'appartient qu'à moi...

LE DAUPHIN.

Là, là! comte d'Auxerre,
Laissez parler mon homme : il est brusque et sincère,
Et même quand son zèle a de pareils éclats,
Il part d'un cœur trop haut pour ne l'excuser pas.

COMTE D'AUXERRE.

Heureux le favori dont la faveur commence.

DU GUESCLIN.

Récompense ou faveur, justice ou bienveillance,

Je vous rends grâce, prince, et vous verrez bientôt
Si le remercîment d'un Breton n'est qu'un mot.

LE DAUPHIN.

L'autre nouvelle, hélas! va croître encor le trouble.
Par un pacte secret dont nous avons le double,
Mon cousin de Navarre et le prévôt Marcel
Ont fait avec l'Anglais un marché criminel;
Véritable traité de guerre et d'alliance;
Où les trois alliés se partagent la France.
Vous voyez quels périls viennent nous enlacer;
Auquel faut-il courir et par où commencer?

COMTE D'AUXERRE.

En peu de mots voici quel avis est le nôtre :
Battre Marcel n'est rien si nous n'écrasons l'autre;
Édouard Trois vaincu, c'est Marcel désarmé.

DU GUESCLIN.

Oui bien, si dans Paris Marcel reste enfermé.
Mais, si nous décampons sans assaut ni bataille,
Que croyez-vous qu'il fasse? où voulez-vous qu'il aille?
Au-devant de l'Anglais; et nous pris dans l'étau,

Marcel sera l'enclume, Édouard le marteau.
C'est conduire l'armée à sa perte certaine.

COMTE D'AUXERRE.

Chimère! un émeutier n'est pas un capitaine.
Il ne vaudra plus rien sorti de son quartier.

DU GUESCLIN.

Le prévôt de Paris n'est pas un émeutier.

COMTE D'AUXERRE.

Ses bandes de bourgeois sont des soldats, peut-être?

DU GUESCLIN.

A quoi bon dénier ce qu'il faut reconnaître?
Disciplinés ou non, c'est avec ses bourgeois
Qu'il a fortifié la ville en moins d'un mois;
En outre, archers saxons, reîtres flamands ou suisses,
Douze mille routiers renforcent ses milices;
Il a de l'or, il a des vivres; enfin, bref,
C'est le chef d'un parti sans nom, mais c'est un chef.

COMTE D'AUXERRE.

Vous le mettez bien haut.

DU GUESCLIN.

Pourquoi l'abaisserais-je?
Rien ne le met si haut que vos trois mois de siège.
S'il ne peut rien, pourquoi n'en pas venir à bout?
Pourquoi feindre un si grand dédain s'il peut beaucoup?

COMTE D'AUXERRE.

Donc si l'on vous en croit, il faudra qu'on l'admire.

DU GUESCLIN.

Si l'on m'en croit, il faut le traquer, le proscrire,
Le pendre s'il est pris; mais, tant qu'il ne l'est pas,
S'attendre et s'apprêter à de réels combats.
Et ces combats il faut les livrer tout de suite.
Car notre humble départ avec ses airs de fuite
Est le meilleur moyen de nous voir pourchassés.

COMTE D'AUXERRE.

Tant mieux; hors du chenil les chiens sont terrassés!

DU GUESCLIN.

Croire la tâche simple et l'effort dérisoire,
C'est de ses propres mains s'arracher la victoire.
Compter sur soi n'est pas compter sans l'ennemi.

COMTE D'AUXERRE.

Qui se sent sûr de vaincre est vainqueur à demi.

DU GUESCLIN.

Qui veut pousser à fond l'attaque ou la défense
Ne se croit ni vainqueur ni vaincu par avance.
Hormis la part de Dieu dans notre humaine part,
La guerre est un calcul et non pas un hasard.

COMTE D'AUXERRE.

Risquer l'assaut vous semble un calcul?

DU GUESCLIN.

Mais oui, certe!

LE DAUPHIN.

Quand le donnerait-on?

DU GUESCLIN.

Demain, sans autre alerte;
Au point du jour avec nos postes avancés :
Mes six mille Bretons sont déjà tout placés,
S'ils avancent, je doute fort qu'on les repousse;
Et puis les contingents gascons à la rescousse,

Nous besognerons tant, moi, Caours et Mauny,
Que le vol des fuyards nous livrera leur nid.
Je ne dis pas qu'on peut coucher le soir au Louvre,
Mais j'affirme que c'est une brèche que j'ouvre
Par où défileront avant trois jours d'ici,
Non sans lutte à coup sûr mais non sans gloire aussi,
Toute l'armée, et vous en tête, mon doux Sire.

COMTE D'AUXERRE.

Alors même que vos trois jours pourraient suffire,
Je trouve déplorable et tiendrais pour honteux
D'employer nos soldats à combattre ces gueux.
Courons sus aux Anglais, voilà la bonne guerre!

DU GUESCLIN.

Jour de Dieu! si le choix était si simple à faire,
Croyez-vous qu'aussi moi j'hésiterais, seigneur?
Est-ce que je n'ai pas la même haine au cœur?
Est-ce que notre amour à tous n'est pas le même?
Oui, chasser l'étranger, voilà le but suprême,
La grande tâche c'est de sauver le pays.
Mais quand de tant de maux nous sommes assaillis,

Lorsque tant de tocsins sonnent à tant de cloches,
Laissons les plus lointains et courons aux plus proches.

LE DAUPHIN.

Eh bien! non, moi Régent de France, moi Dauphin,
Encor que le péril soit pressant et prochain,
Encor que ce projet hardi me semble habile
Qui brusquerait la fin de la guerre civile,
N'ayant pas seulement, pour bien la terminer,
Ma ville à conquérir mais mon peuple à gagner,
Non! s'il ne m'est prouvé, par preuves évidentes,
Qu'il faut livrer Paris à vos mains violentes,
Et que je ne peux pas, comme je le voulais,
Désarmer la révolte en écrasant l'Anglais,
Non! dût notre départ éveiller la fanfare
Du prévôt des marchands et du roi de Navarre
Et croître encor l'orgueil de tous mes ennemis,
Non! dès qu'un autre espoir de salut m'est permis,
Tant qu'une chance est là, si minime soit-elle,
De ménager le sang de ma cité rebelle,
Moi Dauphin, moi Régent de France et futur Roi,
Je n'y sèmerai pas l'épouvante et l'effroi.

JACQUES BUREAU.

Oui, prince, je comprends que ce devoir vous pèse,
D'entrer le glaive au poing dans la cité française,
Et que, toute rancune éteinte en votre cœur,
Vous pleuriez les sujets dont vous serez vainqueur;
Oui, je conçois qu'avec le regret qui s'y mêle,
Il faille à Votre Altesse une raison formelle
Pour qu'elle se résigne aux horreurs d'un assaut :
Eh bien! prince, je l'ai, la raison qu'il vous faut.
Vulgaire, humble, vilaine et cependant si forte,
Qu'il n'est ni volonté, ni pitié qui l'emporte :
L'argent manque et ce sont vos coffres renversés
Qui vous barrent la route où vous vous élancez.
Tandis qu'en écoutant cette tête bretonne
Qui sait mener à bien les bons conseils qu'il donne,
Paris pris, nous voilà du coup ravitaillés.

DU GUESCLIN.

Alors, gentil Dauphin, chevauchez! guerroyez!
Courez sus à l'Anglais, et que de ville en ville
Tombent les étendards de la guerre civile!
Et qui sait si parmi les révoltés d'hier,

Je parle de ceux-là d'esprit troublé mais fier,
Qui se battent pour ceux qui font battre les autres,
Qui sait si maint d'entre eux ne seront pas des vôtres,
Et si nos régiments ne se grossiront pas
D'émeutiers convertis transformés en soldats?

LE DAUPHIN.

Dieu le veuille! Mais c'est une horrible misère,
Celle qui dicte au prince un arrêt sanguinaire,
Faisant de sa clémence un vœu sans résultat.
Ah! la raison d'argent, quelle raison d'État!

COMTE D'AUXERRE.

Hélas! prince, il faut bien cependant nous soumettre.
Ces nécessités-là, personne n'en est maître.

LE DAUPHIN.

C'est votre avis à tous, messieurs?

COMTE LOUIS DE CHALONS.

C'est notre avis.

COMTE DE BEAUMONT.

C'est notre avis, seigneur.

LE DAUPHIN.

Mon pauvre et cher pays!

Accumulons encor ruine sur ruine...
Mais demain, c'est bien tôt?

COMTE D'AUXERRE.

D'autant, je l'imagine,
Que rien n'est préparé pour cet assaut secret.

DU GUESCLIN.

L'aurais-je proposé si tout n'était pas prêt?
Eh! oui, depuis vingt jours, depuis trente, que sais-je?
Croyant que nous ferions ce qu'on fait en tout siège,
Escarmouches, réveils, embuscades, combats,
J'ai ma troupe sur pied guettant le branle-bas.
Puis ces besognes-là ne me sont pas nouvelles;
J'en ai plus d'une fois forcé des citadelles,
Pris des portes, franchi des murs et des fossés.

COMTE D'AUXERRE.

Oui, vous êtes un bon partisan, je le sais.

DU GUESCLIN.

Et vous saurez un jour, s'il faut qu'on vous l'apprenne,
Que le bon partisan fait un bon capitaine.
Pour aujourd'hui j'accepte, et mieux même je prend
Ce titre qui me fait combattre au premier rang.

COMTE D'AUXERRE.

Mais nos troupes à nous? car enfin je suppose
Que notre armée aussi doit faire quelque chose;
Et, tout en estimant vos gens au plus haut prix,
Ce n'est pas avec eux que vous tiendrez Paris.

DU GUESCLIN.

Assurément, seigneur, et même, je vous jure,
Qu'après une journée à prévoir assez dure,
Soit pour en rester là, soit pour pousser plus loin,
Vos renforts vers le soir nous feront grand besoin.
Mais cela ne fait pas qu'étant toute formée,
Il faille un si long temps pour ranger votre armée.
Mes batailleurs et moi vous donnons un jour plein.

JACQUES BUREAU.

Six mille hommes, Mauny, Caours et Du Guesclin!
Ce n'est pas là bouchée à broyer en une heure.

DU GUESCLIN.

Et c'est de quoi casser bien des dents, que je meure!

LE DAUPHIN.

Ils ont raison, d'autant que dans l'ordre du camp
Chaque homme est à sa place et chaque arme à son rang.

DU GUESCLIN.

Seulement si le prince admet mon entreprise,
Il n'est de coup de main que les coups de surprise,
Personne dans le camp n'en doit donc rien savoir.

LE DAUPHIN.

Qu'il en soit fait en tout selon votre vouloir,
Bon chevalier, de qui l'élan que rien ne lasse,
Hardi dans sa sagesse est sage en son audace,

DU GUESCLIN.

En outre, vos bontés m'encourageant ainsi,
Je voudrais convoquer mes lieutenants ici,
Dans le donjon, afin d'y régler à nous quatre
Certains points de détails qui restent à débattre,
Tels que l'heure, le tour de marche... et l'imprévu ;
Car d'aller voir Paris au risque d'être vu,
C'est trois fois imprudent et cent fois inutile ;
D'abord j'alarmerais les guetteurs de la ville,
Et puis pour déchaîner mes Bretons endiablés
Ma présence suffit, et ce seul mot : « Allez! »

LE DAUPHIN.

Cette salle est à vous jusqu'à ce soir, mon homme ;

Moi, le comte d'Auxerre et mon sage économe,
Allons voir si, malgré nos coffres renversés,
Nous n'aurons pas demain de l'or pour vos blessés.

DU GUESCLIN.

Adieu, prince.

LE DAUPHIN.

Non, pas d'adieux; il faut m'attendre :
Mon courage a besoin encor de vous entendre,
Besoin de tout prévoir et de tout calculer
Pour ménager le sang français, s'il doit couler.

DU GUESCLIN.

Ma foi de chevalier, prince, je vous la baille,
Nul ne sera frappé que pendant la bataille;
Les exécutions, je les laisse au bourreau.

LE DAUPHIN.

A ce soir.

DU GUESCLIN.

A ce soir.

(A Jacques Bureau.)

Merci, maître Bureau.

## SCÈNE III

DU GUESCLIN seul, puis ORRIS

DU GUESCLIN appelant.

Orris!

(Entre Orris.)

Saute à cheval et cours jusqu'à nos tentes.
Cherche, trouve et ramène, à trois heures battantes,
De Mauny, Jean Goyon et Caours. Allons, va!

ORRIS.

Le seigneur de Caours, maître?... Mais il est là.

DU GUESCLIN.

Qu'il entre! et toi, garçon, cours prévenir les autres.

## SCÈNE IV

DU GUESCLIN, RAOUL DE CAOURS

DU GUESCLIN.

Vivat Caours! les temps et les destins sont nôtres,

Et demain, tous les vrais soldats seront contents.
Bataille! Entendez-vous? Bataille!

DE CAOURS, *froidement.*

Oui, j'entends.
Mais pour qui? Contre qui?

DU GUESCLIN.

Que dites-vous, beau sire?

DE CAOURS.

Ce que, précisément, j'étais venu vous dire.
J'ignorais ce détail du combat de demain;
Mais c'est pour vous parler que j'étais en chemin.

DU GUESCLIN.

Ah! ah! le vieux levain navarrais se révèle.

DE CAOURS.

Ne me soupçonnez pas, je vous suis très fidèle.
Seulement laissez-moi vous parler sans détours,
Et ne vous fâchez pas de mon libre discours.

DU GUESCLIN.

Si vous la prévoyez, ma colère est certaine.

DE CAOURS.

Il faut la maîtriser un peu, mon capitaine,
D'abord pour ménager mon réel dévoûment,
Puis, pour ne pas me faire affront impunément,
Vous l'unique héros dont j'ai l'âme occupée,
Vous le seul contre qui ma main n'a pas d'épée.

DU GUESCLIN.

Mais qui m'affirme à moi que, rien qu'à l'écouter,
Votre libre discours ne doit pas m'insulter?

DE CAOURS.

Vous insulter? non pas. Vous irriter? peut-être.
Mais, pour vous rassurer, laissez-moi vous promettre,
Qu'ici comme partout, demain comme toujours,
Où Du Guesclin ira, là marchera Caours.

DU GUESCLIN.

Alors demain, guidant la colonne d'attaque,
Caours s'emparera de la porte Saint-Jacque.

DE CAOURS.

J'obéis si c'est l'ordre et suis prêt s'il le faut;
Mais vous-même, peut-être, ajournerez l'assaut.

DU GUESCLIN.

J'en doute. Enfin, parlez.

DE CAOURS.

Voici donc mes nouvelles :
D'abord que grossissant la ligue des rebelles,
Quatre cités de plus marchent pour le Prévôt ;
Que pour en faire autant Évreux n'attend qu'un mot ;
Qu'en France dans huit jours Édouard doit descendre ;
Que depuis hier soir les communes de Flandre
Ont promis leur concours en hommes, en argent ;
Enfin que le bruit court de la mort du roi Jean.

DU GUESCLIN, *à part.*

Quel surcroît de malheur nous frappe et nous accable !

DE CAOURS.

Qu'en dites-vous ?

DU GUESCLIN.

J'en dis que c'est invraisemblable ;
Que, même si c'est vrai, notre premier devoir
Sera de tout hâter, bien loin de rien surseoir,
Et qu'enfin j'ai besoin, faut-il que je l'ajoute ?

D'apprendre d'où ce bruit qui court s'est mis en route,
Et quel est le semeur de ces nouvelles-là...

DE CAOURS.

Ce que j'ai dit, j'en ai la preuve.

DU GUESCLIN.

Donnez-la.

(De Caours remet à Du Guesclin un parchemin déplié auquel pend un sceau de cire rouge suspendu à des rubans rouges et bleus.)

DU GUESCLIN, après avoir examiné le papier.

La lettre est de Marcel?

DE CAOURS.

De Marcel.

DU GUESCLIN.

Envoyée?

DE CAOURS.

A l'archiprêtre Arnaud de Cervole et payée
Deux cents fleurs de lis d'or à Pierre Maloisel,
Agent et recruteur attitré de Marcel.

DU GUESCLIN.

Payé par qui l'agent?

DE CAOURS.

Mais par moi, je m'en vante.

DU GUESCLIN.

Hum! L'achat me surprend tout autant que la vente.
Quel est donc votre but?

DE CAOURS.

Qu'étant bien averti,
Vous puissiez voir le bon ou le mauvais parti.

DU GUESCLIN.

En un mot, vous cherchez à me faire comprendre
Que mon sage intérêt serait de me reprendre.

DE CAOURS.

Votre gloire non plus n'y perdrait rien, seigneur.

DU GUESCLIN.

La gloire est-ce donc tout? Ce n'est donc rien l'honneur

DE CAOURS.

C'est bien vous qui disiez, j'en ai bien souvenance :
« J'ai dans le cœur, après la Bretagne, la France. »
La servez-vous la France? Êtes-vous bien certain

Que vous ne faussez pas le cours de son destin,
Et que c'est votre droit de détourner sa chance?

DU GUESCLIN.

Voyons, Caours, ceci soit dit sans nulle offense,
Vous êtes un soldat merveilleux, j'en convien,
Mais que vous fait le sort de la France?

DE CAOURS.

A moi? rien.
Peu me chault quel parti triomphe ou quel succombe!
Mais je marche avec vous; si vous tombez, je tombe,
Et c'est pourquoi, déjà, je vous ai supplié
De choisir l'échelon où vous posez le pié.

DU GUESCLIN.

Eh bien! que l'échelon soit solide ou qu'il tremble,
Le choix est fait, montons ou descendons ensemble,
Mais ne me parlez plus jamais d'abandonner
Un poste où le devoir fait plus que m'enchaîner.

DE CAOURS.

Votre devoir n'est pas, au point où nous en sommes,
De servir un parti sans ressources, sans hommes.

DU GUESCLIN.

La royauté n'est pas un parti.

DE CAOURS.

Rien de plus.
On appelle parti tous les pouvoirs déchus.

DU GUESCLIN.

Un déclin passager n'est pas la déchéance.

DE CAOURS.

Qui sait comme un déclin finit quand il commence?

DU GUESCLIN.

Je l'enrayerai, moi.

DE CAOURS.

Mais même en l'enrayant,
Qu'est-ce que vous pourrez tirer de ce néant?
Regardez cette cour sans grandeur, sans noblesse,
Ce trône emprisonné dans cette forteresse,
Ces fuyards de Poitiers encor tout interdits.

DU GUESCLIN.

Et de l'autre côté, regardez ces bandits!

Écoutez-les vomir la haine et la menace.
C'est à se demander où Marcel les ramasse,
Et comment elle peut subir de tels vainqueurs
La cité douloureuse en proie aux harangueurs!
Et puis, je vous l'ai dit et vous le dis encore,
Ce qui perdra Marcel, ce qui le déshonore,
C'est, lorsque son pays cherche à s'en délivrer,
Son pacte avec l'Anglais.

DE CAOURS.

Il peut le déchirer.

DU GUESCLIN.

Et déchirera-t-il la honte qui l'enserre?

DE CAOURS.

Moi je ménagerais ce puissant adversaire,
Trouvant fort peu prudent de le pousser à bout.

DU GUESCLIN.

Ces façons de Gascon ne sont pas de mon goût;
D'ailleurs j'ai sur ce point ma règle et mon système,
Votre Étienne Marcel fût-il la vertu même,

Alors que ce pays n'a plus ni foi, ni loi,
Ce n'est pas un prévôt qu'il lui faut, c'est un roi.

DE CAOURS.

Ce roi peut n'être pas un prince héréditaire.

DU GUESCLIN.

En effet! ce peut être un prince d'Angleterre?
Un prince de Navarre encor mieux?

DE CAOURS.

Je croyais
Avoir détruit en vous ces soupçons inquiets.

DU GUESCLIN.

Mais aussi quels propos me tenez-vous, que diantre?
Si le pouvoir royal nous groupe et nous concentre,
C'est justement autour de cette hérédité
Qui fait du premier rang le rang incontesté.

DE CAOURS.

Hugues Capet n'est pas l'héritier de son père.

DU GUESCLIN.

Fait exceptionnel et non règle ordinaire!

DE CAOURS.

Pépin le Bref n'est pas fils de Childéric Trois.
Les usurpations sont les berceaux des rois.

DU GUESCLIN.

Les berceaux de ces rois, dont vous citez l'histoire,
S'élèvent radieux sur un pavois de gloire;
Et pas un de ces fiers sauveurs de nation
N'était fils de l'émeute et de l'invasion.

DE CAOURS.

Qui vous dit que ce soit à Marcel que je pense?

DU GUESCLIN.

Je vous dis, moi, qu'il faut ne penser qu'à la France,
Et que mon devoir est, en cette extrémité,
De sauver le royaume avec la royauté.

DE CAOURS.

Faites, mais vous aurez, je crois, beaucoup à faire;
A moins que le hasard...

DU GUESCLIN.

Dieu m'aidera, j'espère.

DE CAOURS.

Je voudrais partager un espoir aussi doux;
Mais après le hasard, moi je ne crois qu'en vous,
Et c'est tout justement, seigneur, ce qui me navre,
De vous voir attaché vivant à ce cadavre.
La dynastie est morte, et vous qui valez tant...

DU GUESCLIN.

Je vaudrai donc bien plus en la ressuscitant.

DE CAOURS.

En tout cas, à quoi bon une attaque aussi prompte?
La lettre de Marcel vaut qu'on en tienne compte,
Qu'on attende. J'ai peur qu'à tout précipiter
Vous déchaîniez le mal que vous voulez dompter;
Car, Paris pris, Marcel nous échappe et s'évade;
Ses partisans et lui se font batteurs d'estrade;
Les Jacques se rallient à ce meneur puissant;
Et voilà le pays mis à feu et à sang.
Cependant le Roi meurt; la France à l'aventure
Va comme au gré des vents un vaisseau sans mâture;
Les Flamands d'un côté; de l'autre les Anglais :

Deuil, ruine, désastre, effondrement complets!
Tandis que...

DU GUESCLIN.

Tandis que?

DE CAOURS.

Si, d'âme moins hautaine,
Vous mettez, vous le noble et vaillant capitaine,
Votre main dans la main de Marcel, il est pris!
Et ce soir-là c'est vous qui gouvernez Paris.

DU GUESCLIN.

Admirable projet!

DE CAOURS.

Plus admirable encore!
Vous sauvez le pays du mal qui le dévore,
Tous se rallient à vous dans un tel désarroi...
Ah! si vous le vouliez... c'est vous qui seriez roi!

DU GUESCLIN.

Es-tu fou, malheureux? Oh oui! je veux le croire,
Pour ton propre intérêt et pour ma propre gloire;

Oui, ce n'est qu'un accès de fol égarement.
Écoute, je veux bien croire à ton dévoûment.
Rentre au camp. Et demain, en menant l'avant-garde,
Dis-toi que Du Guesclin te juge et qu'il regarde
Si le soldat absout en toi le criminel.

DE CAOURS.

Soit! Mais je vous le dis. L'avenir, c'est Marcel.

(Sort de Caours.)

## SCÈNE V

DU GUESCLIN, seul.

O puissance du ciel! Christ sauveur! Vierge sainte!
Dans le doute poignant dont mon âme est atteinte,
Aidez-moi, guidez-moi, célestes conseillers.
Quel avenir se montre à mes yeux effrayés!
Si Caours a raison, c'en est fait de la France.
Il ne s'agit plus là de sa prépondérance,
Du rôle merveilleux qui me semblait le sien...
Moi qui m'imaginais qu'elle était le lien,

Que, sublime faisceau de la force commune,
Elle rassemblerait dix nations en une :
Gascons, Normands, Picards, hélas! moi qui poussais
Mes Bretons bretonnants à devenir Français!
Et je me vois devant un peuple à l'agonie,
Qui, faussant ses destins, soi-même se renie,
Se mutile à plaisir et court éperdument
Au-devant de la honte et du démembrement.
L'âme française est-elle à ce point-là flétrie?
Je comprends qu'on délaisse un Roi... mais la Patrie!
Ce domaine humble ou grand par nos aïeux formé,
Qu'ils ont conquis, qu'ils ont gardé, qu'ils ont aimé;
Cette terre sacrée entre toutes les terres,
Faite du sang des fils et des larmes des mères,
Ne plus même penser à la reconquérir!
Bien pis, la partager! bien pis encor, l'offrir!
Enfin en arriver à prévoir — quel symptôme! —
Un Marcel ramassant les débris du royaume!
Oh! non, non! ce n'est pas possible, ce n'est pas!
Vous qui menez d'en haut les choses d'ici-bas,
Vous défendrez, Dieu bon, vous secourrez, Dieu juste,
La France de Clovis et de Philippe-Auguste;

Vous ne laisserez pas ce peuple à l'abandon,
Et vous relèverez la France!...

(La porte s'ouvre, un officier paraît sur le seuil. A ses côtés un homme vêtu d'un costume moitié militaire moitié bourgeois. Il a les traits bouleversés et il est nu-tête.)

## SCÈNE VI

### DU GUESCLIN, L'OFFICIER, L'HOMME

DU GUESCLIN, à l'officier.

Qu'est-ce donc?

L'OFFICIER.

C'est un homme qui veut parler au Dauphin Charle;
Mais à lui seul.

DU GUESCLIN.

Il est fort douteux qu'il lui parle.
Le Dauphin est absent et, s'il rentre ce soir,
C'est pour délibérer et non pour recevoir.

L'HOMME, s'avançant avec un geste impérieux.

Il faut que je lui parle, il le faut!

DU GUESCLIN.

Quel vertige!
Cela ne se peut pas.

L'HOMME, allant à Du Guesclin.

Mais il le faut, vous dis-je!

L'OFFICIER, lui mettant la main sur l'épaule.

Messire Du Guesclin, devons-nous l'arrêter?

L'HOMME, vivement.

Vous êtes Du Guesclin? Voulez-vous m'écouter?

DU GUESCLIN.

Moi?

L'HOMME.

Vous, oui!

DU GUESCLIN, le regardant longuement.

Que peut-il vouloir? Bah! somme toute,
Écoutons-le. Qui sait?

(A l'officier.)

Laissez-nous seuls.

(Sort l'officier. Un silence.)

## SCÈNE VII

### DU GUESCLIN, L'HOMME

DU GUESCLIN, lui faisant signe de parler.

J'écoute.

L'HOMME.

Juste ciel! Comment dire et par où commencer?
Le mieux... oh! oui, le mieux est de tout retracer
Dès le début. C'est du début que vient la suite,
Et puisque je vous rends juge de ma conduite,
Laissez-moi, par pitié, l'expliquer jusqu'au bout.
Et pour mieux tout juger, seigneur, écoutez tout.

DU GUESCLIN.

D'où viens-tu?

L'HOMME.

De Paris.

DU GUESCLIN.

Eh bien! quelles nouvelles?

L'HOMME.

Telles que Du Guesclin peut les rêver; oui, telles.

DU GUESCLIN.

Explique-toi.

L'HOMME.

Oh! non! non! ne me pressez pas.
Un calvaire pareil se gravit pas à pas.
Et quand je vous aurai tout dit, tout fait connaître,
Vous me remercîrez et m'absoudrez peut-être.
Vous savez... mais, hélas! le monde entier le sait!
La honte est lente à fuir dans la nuit du passé;
Des milliers de soleils éclaireront l'espace
Sans que des yeux humains la vision s'efface,
Faite de déshonneurs, de deuils et de pitiés :
L'horrible écrasement de la France à Poitiers!
Moi, j'étais à Paris quand parvint la nouvelle.
Quelle journée, hélas! longue, folle, cruelle!
Où les récits toujours succédant aux récits,
Tout était affirmé sans que rien fût précis.
On flottait tour à tour de la honte à la gloire;
Tantôt c'est la défaite et tantôt la victoire;
Enfin le fait éclate impossible à nier :
Dix mille Français morts, le roi Jean prisonnier.
Et déjà pour rançon, voulue ou volontaire,

La moitié du pays cédée à l'Angleterre!
Oh! pour le coup... — Je suis Parisien, seigneur, —
Ce fut comme un accès de furie et d'horreur;
Tous en étaient, bourgeois, artisans, prêtres même;
Nos voix se confondaient en un vaste anathème :
« Trahison! trahison! Ah! nous sommes trahis!... »
Hélas! on souffre tant des malheurs du pays!
On croit en la niant réparer sa faiblesse,
Nous accusions le roi, les princes, la noblesse,
Et de tous ces bourgeois nuls ne pensaient tout bas
A leurs fils rachetés pour n'être pas soldats.
Pourtant d'autres avis nous vinrent des provinces
Du courage du roi, du dévoûment des princes,
De l'héroïsme fou de nos pauvres vaincus;
Mais il était trop tard, Paris n'écoutait plus.
Le Prévôt des marchands tenait déjà la ville.
J'entends encor sa voix chaude, ardente, fébrile,
Nous haranguant devant la Maison aux Piliers.
Cet homme avait un charme et des dons singuliers!
Ce jour-là, — quatre jours presque après la débâcle, —
La foule allait à lui comme vers un oracle.
Je suivais le torrent. Nous arrivons là-haut.

Il était là, debout, monté sur un tréteau,
Et parlait. Il parlait du passé de la France;
Blâmant nos cœurs d'enfant de leur désespérance;
Disant qu'un tel pays n'est jamais aux abois;
Seulement qu'il fallait reconquérir nos droits;
Mettre un frein populaire aux volontés royales;
Confier nos deniers à des mains plus loyales;
Avec un impôt moindre, avoir plus de soldats;
Et pour chasser l'Anglais convoquer les États...
Puis, venait tout un plan de grande politique,
L'admission de tous à la chose publique;
La justice enfin juste et, — suprême fierté! —
Pour tout homme sachant vouloir : la liberté!
Heureux et courts moments où tout semble propice,
Où l'âme de la foule aspire au sacrifice,
Où tous les cœurs sont prêts à tous les dévoûments!
Comme vous passez vite, heureux et courts moments!
C'était l'aube du droit, la fin de la misère;
Nous étions... et je crois qu'il était très sincère.
Nos mille cœurs battants ne firent qu'un bravo :
« Vive Étienne Marcel! Gloire à notre Prévôt! »
Moi, j'étais près de lui. Sa parole de flamme

Tombait sur moi, creusant son sillon dans mon âme,
Et quand il eut fini, tout à lui, hors de moi,
C'en était fait, j'avais un chef au lieu d'un roi.
Je vous dis tout cela, seigneur, parce qu'en somme,
C'est la confession d'un peuple par un homme,
Et vous comprendrez mieux bientôt comment Paris,
S'égarant avec moi, comme moi s'est repris.

DU GUESCLIN.

Achève! quoi, Paris?...

L'HOMME.

Bientôt, plus tard, messire;
Je vous l'ai déjà dit, je veux, je dois tout dire.
Je vis depuis six mois dans un cercle de feu,
Et mon âme a besoin d'épancher son aveu.

DU GUESCLIN.

Mais enfin, qu'êtes-vous? et que venez-vous faire?

L'HOMME.

Je suis un des meneurs du parti populaire.
Et non pas de ceux-là qui, douteux et tremblants,
Sur des chemins tracés n'avancent qu'à pas lents;

Ni de ceux-ci qui n'ont ni passion ni haine,
Qu'apporte un coup de vent, qu'un coup de vent remmène
Soulevés aujourd'hui, rassérénés demain,
Flot mobile et changeant de l'océan humain;
Encor moins de ces chiens comme on en voit par meute,
Lécheurs de sang versé, rabatteurs de l'émeute,
Qui mêlant leurs projets hideux aux grands desseins,
Mettent un masque fier à leurs fronts d'assassins.

DU GUESCLIN.

Mais vous, l'homme au front pur, à l'âme noble et belle,
Vous n'en marchiez pas moins avec eux, pêle-mêle?
Vous les suiviez, ces chiens, jusque dans leurs excès?

L'HOMME.

Moi les suivre, seigneur, hélas! je les poussais.
C'est la fatalité d'une telle entreprise.
Mais, si par tous pays, mêlés à toute crise,
La plèbe a ses bandits, le peuple a ses héros,
Martyrs obscurs qui vont au-devant des bourreaux
Et qui donnent leur sang, leur vie, et leur fortune
Pour le triomphe seul de la cause commune.

DU GUESCLIN.

Mais quel était leur but, à tes héros fameux?

L'HOMME.

Le but? Nous en avions... Non, ils en avaient deux :
Le premier, d'alléger au peuple sa misère;
Le second, de chasser de France l'Angleterre.
Moi, c'est l'invasion qui m'a fait m'insurger.
J'ai dans le fond du cœur l'horreur de l'étranger.

DU GUESCLIN.

Tête et ventre! et moi donc, penses-tu que je l'aime?
Sinon pour le chasser, que fais-je ici moi-même?
Dans ta guerre civile, où je suis contre toi,
Je défends tout autant la France que le Roi.
C'est vous qui la perdez la France, oui, c'est vous autres,
Avec vos airs de saints et vos façons d'apôtres,
Aussi bons citoyens que fidèles sujets!
Je ne sais au début quels furent vos projets,
Ni vers quoi vous couriez dans vos élans sublimes;
Mais aujourd'hui je sais quels ont été vos crimes,
Et je ne parle pas, jugeant votre attentat,
De ces crimes communs aux criminels d'État :
Les confiscations, le meurtre, le pillage;
Je ne veux même pas te jeter au visage

Vos pouvoirs usurpés, vos édits factieux,
Les amis du Dauphin égorgés sous ses yeux,
Ni tous vos échafauds ensanglantant la ville;
Tu dirais : Tout cela, c'est la guerre civile;
Bien d'autres ont fait pis; bien peu font autrement;
C'est la fatalité de tout soulèvement.
Soit! mais en admettant comme un point de doctrine
Cette fatalité qui veut qu'on assassine,
Elle n'exige pas qu'en de honteux accords
On attire au dedans l'ennemi du dehors;
Elle n'exige pas que, se sentant perdue,
L'émeute à nos vainqueurs d'hier se prostitue;
Qu'elle appelle au secours, fût-ce pour se venger,
Près du bandit français le bandit étranger.
Or malgré les grands mots qui flottent sur vos bouches,
C'est votre œuvre, ceci, Parisiens farouches.
Vous le nieriez en vain, les faits sont ce qu'ils sont,
Et je te dis : ceci, c'est de la trahison.
Car crois-tu que j'ignore et que nul ne connaisse
Le pacte criminel qui tient Paris en laisse,
Dont Charles de Navarre, entremetteur haineux,
A préparé la trame et dont il tient les nœuds?

C'est le démembrement de la France qu'on vise.
Ton Étienne Marcel que ton cœur divinise,
Ton patriote ardent, prompt à s'humaniser,
Traite avec l'ennemi qu'il jurait d'écraser.
D'ailleurs pourquoi parler de traités et de pactes ?
Pour juger ses desseins n'avons-nous pas ses actes ?
Quand ce soir, quand demain nous donnerons l'assaut,
Avec qui, contre qui marchera ton prévôt ?
Contre le roi de France, avec la garde anglaise.
Va, tu secoues en vain la honte qui te pèse ;
Vous faites bassement œuvre de scélérats
Et vous exterminez la France !

L'HOMME.

N'est-ce pas ?
Oui, n'est-ce pas ? Voilà le crime sans excuse.
Mais ce n'est pas Paris qu'il faut qu'on en accuse,
Ce n'est même pas nous, meneurs du second rang.
Est-ce que l'on devine ? est-ce que l'on comprend ?
Tout est secret pour nous : pacte, traité, démarche.
On sait pourquoi l'on part, mais non vers quoi l'on marche,
Et l'on marche toujours, et toujours devant soi,

Grisé par son espoir, enivré par sa foi,
Et puis un jour, — un jour de honte et de déboire! —
On se retourne, on voit, — sans oser même y croire! —
Parmi les glaives nus aux sinistres reflets,
Le Prévôt de Paris gardé par les Anglais.
Et je ne parle pas ici pour ma défense,
Personne moins que moi ne joue à l'innocence :
Les confiscations de biens? j'y présidais;
Le meurtre des amis du Dauphin? j'en étais.
Oui, le Dauphin m'a vu désignant les victimes,
Dictant ce qu'on nommait le châtiment des crimes,
Et lorsque Jean Métret pleura la royauté,
C'est sur mon ordre à moi qu'il fut exécuté.
Oui, j'ai fait tout cela! j'aurais fait pis encore.
Et tout ce passé-là n'a rien que je déplore.
Cet Étienne Marcel m'apparaissait si grand!
Même sous le tribun j'excusais le tyran.
Que dis-je! j'admirais jusqu'à sa tyrannie,
Et, loin de m'indigner de son brutal génie,
Son amour du pouvoir me semblait simplement
Un levier de triomphe et de relèvement.
Aussi, bien que la chose en soi fût évidente,

Tout d'abord et longtemps, ma pensée hésitante
Ne voulait pas comprendre et n'osait pas juger.
Enfin je m'enhardis jusqu'à l'interroger.
« Pourquoi ces gens? Pourquoi, mêlés à nos milices,
« Des Anglais pour soldats? des Anglais pour complices?
« N'appréhendait-il pas qu'un des leurs quelque jour
« N'ouvrît à l'étranger les portes d'un faubourg?
« Quel malheur ce serait et quelle fin de rêve!... »
Alors, lui, de sa voix impérieuse et brève,
Fixant sur moi ses yeux qui me glaçaient d'effroi :
« Tout, me dit-il, plutôt que le retour du Roi. »
« — Quoi!... même abandonner la France à l'Angleterre?
« Car qui livre Paris livre la France entière,
« Ce serait lui porter au cœur un dernier coup! »
Pour la seconde fois il me répondit : « Tout. »
Alors, moi, dont Marcel avait été l'idole;
Moi qui n'avais marché qu'au bruit de sa parole,
Qui ne soupçonnais pas même qu'il pût trahir,
Je sentis une haine horrible m'envahir,
Je compris que cet homme allait perdre la France,
Que le pouvoir était son unique espérance,
Qu'il était sans honneur, qu'il serait sans pitié...

DU GUESCLIN.

Qu'avez-vous fait alors?

L'HOMME.

Alors! je l'ai tué.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, LE DAUPHIN, LE COMTE D'AUXERRE, LE CONSEIL DE RÉGENCE ET LES GENTILSHOMMES DE LA SUITE DU DAUPHIN.

LE DAUPHIN.

Quoi! seigneur Du Guesclin, vous parlez à cet homme!
Savez-vous ce qu'il est et comment il se nomme?
C'est Jean Maillard, l'ami du Prévôt de Paris.

DU GUESCLIN.

Monseigneur, Jean Maillard a sauvé son pays.

FIN DE L'ACTE DEUXIÈME

# ACTE III

Les jardins du cloître de l'abbaye de la Croix de Saint-Leufroy. Murs à demi ruinés. A droite, le parvis et la porte d'une chapelle intérieure. Au fond, un grand portail donnant sur la campagne. Au premier plan à gauche, une sorte de poterne conduisant également au dehors. Au premier plan, les arceaux d'une colonnade sous laquelle plusieurs portes donnant accès dans les cellules et dans différentes parties du couvent. Au milieu une croix de pierre. Par une large brèche de la muraille on aperçoit à l'horizon la rivière de l'Eure, la colline de Cocherel et plus près un campement de chevaux et de soldats.

Au lever du rideau le jour n'est pas encore levé, mais il fait un clair de lune lumineux. Pendant les premières scènes, l'aube monte, le ciel s'ensoleille, et la lune s'éteint peu à peu.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

DE CAOURS, UN ÉCUYER. L'écuyer entre le premier dans le cloître par la brèche du mur et après s'être assuré que les jardins sont déserts, il retourne faire signe à de Caours.

L'ÉCUYER, appelant.

Personne !

DE CAOURS, entrant par la brèche.

Cette brèche avec ce vieux pilier
Donnent du même coup la porte et l'escalier,
Nous voilà, non sans peine, arrivés sans encombre ;
Mais pour des amoureux, cette nuit manque d'ombre,
D'autant que les Bretons gardent en bons gardiens
Ce cloître où sont logés Du Guesclin et les siens.
Donc embusque-toi vite au coin de la muraille
Et fais le guet.

(Sort l'écuyer.)

## SCÈNE II

DE CAOURS seul, puis JULIENNE

DE CAOURS, seul.

Viendra-t-elle? Mon cœur tressaille,
Mon sang-froid m'abandonne et j'ai peur, moi, Caours,
Oui, j'ai peur pour ma gloire et peur pour mes amours.
Hier matin — en un jour quels changements rapides —
Hier matin, n'ayant plus ni vivres ni subsides,
Le camp se débandait harcelé par la faim.

J'ai cru l'instant venu d'émouvoir Du Guesclin,
De lui dire quelle espérance était la mienne,
Depuis quand et combien j'adorais Julienne,
Pensant que, sa détresse abattant sa fierté,
Il allait consentir au bonheur souhaité.
Mais lui... Ho! qu'a-t-il dit et que m'a-t-il fait faire?
Pour la première fois cédant à ma colère,
J'ai, sans rien calculer, riposté coup pour coup.
Ma lettre à John Joël est un acte de fou!
D'autant qu'une heure après cette faute inutile,
De pesants chariots arrivaient à la file.
C'est ce qui le rendait si fier, le dogue noir;
Il savait les convois en route, et que le soir
Julienne arrivait soumise à sa tutelle.
Par bonheur le hasard m'a placé devant elle,
Mon regard par bonheur a pénétré le sien,
Et j'ai lu dans son cœur que ce cœur m'appartient!
Le tout est d'obtenir promptement d'elle-même
Un acte décisif, d'imprudence suprême,
Qui m'impose à celui qui m'osa repousser.
Alors que qui voudra vienne me dénoncer;
Me blâme qui voudra de ce que j'ai pu faire,

Messire Du Guesclin défendra son beau-frère !
Seulement viendra-t-elle ?... Elle vient... Je la voi !

(Appelant à demi-voix.)

Julienne.

JULIENNE, qui est sortie du couvent accompagnée d'une suivante

C'est vous, seigneur Raoul ?

DE CAOURS.

Oui, moi.
Moi qui m'accuse encor de trop de hardiesse.
Mais mon appel était un appel de détresse.
Comme c'est bien à vous de l'avoir écouté !

JULIENNE.

C'est encor mieux à vous de me l'avoir jeté.
Arrivée hier soir, trop tard pour vous rien dire,
Quand je cherchais comment je pourrais vous instruire
De mes luttes, de mes soucis, de mes douleurs,
Trouvant votre message au milieu de vos fleurs
Mon cœur s'est dilaté comme un oiseau s'éploie...
Ma sœur de lait est là qui vous dira ma joie.

DE CAOURS.

Dites-la-moi vous-même, et laissez-moi la voir,
Sur votre cher visage illuminé d'espoir.
Cependant l'heure est triste et la chance cruelle.

JULIENNE.

Qui sait?

DE CAOURS.

Moi, je le sais. A la seule nouvelle
Que, Paynel escortant un convoi jusqu'ici,
Dame Tiphaine et vous l'accompagniez aussi,
J'ai compris sur-le-champ le but de ce voyage :
C'est Mauny dont on veut hâter le mariage.

JULIENNE.

Écoutez-moi, Raoul. Je n'ai jamais menti,
Lorsque ma sœur Tiphaine eut pris le grand parti
D'amener dans ce camp les subsides de guerre,
J'ai bien reçu, c'est vrai, deux lettres de mon frère,
M'enjoignant, toutes deux, de venir sans surseoir;
Mais il ne m'a parlé de Mauny qu'hier soir.

DE CAOURS.

Qu'avez-vous dit?

JULIENNE.

J'ai dit... tout ce qu'il fallait dire.

DE CAOURS.

Mais votre frère, lui?

JULIENNE.

Tout prêt à me maudire.
Il m'a, grâce à Tiphaine, accordé du répit;
Mais ce soir, oui, ce soir! il veut que tout soit dit.
Ah! vous! si d'ici là, comme tout le présage,
On se bat, redoublez d'audace et de courage,
Dessillez-lui les yeux, étonnez-le d'exploits!

DE CAOURS.

Il sait bien que je vaux son de Mauny cent fois.
Mais il ne voit que lui! Car, hélas! hier même
Je suis venu lui révéler mon vœu suprême,
Lui rappeler comment j'ai servi ses drapeaux,
Et pour toute réponse il m'a jeté ces mots,

A moi qui m'abaissais jusques à la prière :
Jamais! jamais! jamais!

JULIENNE.

Et qu'en sait-il, mon frère?
Me croit-il une enfant pour dicter mes amours?
S'il vous a dit : « Jamais », moi je vous dis : Toujours!

DE CAOURS.

Ah! Julienne! cœur vaillant! je vous adore!
Mais l'obstacle est bien grand.

JULIENNE.

L'amour plus grand encore!

DE CAOURS.

L'effort sera bien long.

JULIENNE.

L'amour est infini.

DE CAOURS.

De tout temps Du Guesclin vous destine à Mauny.

JULIENNE.

Chassez la vaine crainte où votre esprit s'obstine ;
Je suis à vous, qu'importe à qui l'on me destine?

DE CAOURS.

Votre frère me juge avec sévérité.

JULIENNE.

Il parle avec effroi de votre impiété,
Et me fait un peu peur de votre esprit sceptique,
Mais il faudra bientôt, sous ma main tyrannique,
Courber devant mon Dieu ce front et ces genoux,
Car vous serez à moi, si je vais être à vous!

DE CAOURS.

Madame, assurément, vous serez mon bon ange,
Mais être à moi n'est pas vouloir que je me change,
Que je devienne un autre. Il faut, pour être à moi,
M'aimer tel que je suis, m'aimer quel que je soi.

JULIENNE.

Qu'êtes-vous donc, sinon l'héroïsme en personne?
Le noble preux qui court, lorsque le clairon sonne,

Combattre, triompher et vaincre? Ah! mon seigneur!
Qu'êtes-vous donc, sinon la droiture et l'honneur?

DE CAOURS.

Savez-vous qu'un éloge excessif est un blâme?
Un pareil piédestal m'épouvante, madame.
Ah! ne me mettez pas si haut, je tomberais!

JULIENNE.

Je suis sûre que tous mes éloges sont vrais.

DE CAOURS.

Ai-je si grand besoin qu'ils le soient pour vous plaire?

JULIENNE.

Il me plaît qu'un rayon de gloire vous éclaire.

DE CAOURS.

Vous avez plus d'orgueil que d'amour!

JULIENNE.

Certes non!
Mais je veux être fière aussi de votre nom.

DE CAOURS.

Et si vous vous trompiez! si j'étais — je peux l'être —

Un routier, un marchand de coups d'épée, un reître,
Servant ce soir ici, demain là, n'importe où,
Est-ce que mon bonheur s'enfuirait tout à coup?

JULIENNE.

A quoi bon me troubler de chimères sans causes?
Même pour m'éprouver ne dites pas ces choses.

DE CAOURS.

Je veux savoir jusqu'où votre amour me suivrait.

JULIENNE.

Avec joie au danger, à la mort sans regret!
Il n'est ni volonté, ni tourment qu'il n'affronte
Et n'a d'infranchissable obstacle que la honte.
Est-ce bien là, seigneur, l'amour qu'il vous fallait?

DE CAOURS.

Ah! combien mon amour pour vous est plus complet!
Mais si vous m'aimiez presque autant que je vous aime,
Il est un moyen sûr, très sûr, très simple même,
D'unir avant ce soir votre destin au mien.

JULIENNE.

Avant ce soir, hélas! dites-le ce moyen!

DE CAOURS.

Cette suivante-là vous est-elle fidèle?

JULIENNE.

Ma sœur de lait?

DE CAOURS.

Alors nous ne craignons rien d'elle.
La brèche de ce mur par où je suis entré
Ouvre à notre départ un chemin assuré.
Un prêtre nous marie à la prochaine église...

JULIENNE.

Non! non! Rien en secret, rien non plus par surprise.
Je consens à braver mon frère et son courroux,
Mais en face, mais fièrement, mais devant tous.
Ce premier rendez-vous me ferait déjà honte
Si la confession n'en devait être prompte.

DE CAOURS.

Vous lui direz?...

JULIENNE.

Franchise est gardienne d'honneur.

Et maintenant, rentrez dans votre camp, seigneur.
Allez et fiez-vous à moi : voici mon gage.

(Elle lui donne son anneau.)

DE CAOURS.

Votre anneau?

JULIENNE.

Devant Dieu qui m'entend je m'engage.
Viens, Odette.

(Sortent Julienne et la suivante.)

## SCÈNE III

DE CAOURS, seul.

Ce cœur est trop pur pour le mien!
Je ne mérite pas le bonheur qui me vient,
Sinon par mon amour profond et sans limite.
Mais quel est le projet sauveur qu'elle médite?
Comment croit-elle encor conjurer le péril?
Ce n'est pas un enfant cet ange au cœur viril!
« Qui sait? » m'a-t-elle dit, quand je disais : « Tout sombre »,
Quel lever de soleil va surgir de notre ombre?

Oui!.. je reprends espoir!.. Mais tout n'est pas fini.
Le Mauny va vouloir... Il faut tuer Mauny.

L'ÉCUYER.

Alerte! quelqu'un vient.

(Au moment où de Caours redescend par la brèche, on sonne à la porte de la poterne.)

## SCÈNE IV

ORRIS, seul; puis un officier et des soldats bretons amenant un cavalier anglais.

ORRIS, sortant de l'intérieur du cloître et allant ouvrir la poterne.

Qui pourrait-ce bien être?
Il est encor trop tôt pour le retour du maître.

L'OFFICIER, paraissant sur le seuil.

Ce cavalier anglais veut te parler.

ORRIS, au cavalier.

Viens, toi!

LE CAVALIER.

C'est ici le couvent de la Croix Saint-Leufroy?

ORRIS.

Ici.

LE CAVALIER.

C'est vous Orris, l'écuyer?

ORRIS.

En personne.

LE CAVALIER.

Que me donnerez-vous pour ce que je vous donne?

ORRIS.

Tout ce que Du Guesclin hier vous a promis.

LE CAVALIER, remettant une lettre à Orris.

Voilà!

ORRIS, lui remettant une bourse.

Voici! — Bonsoir et bonjour, les amis.

(L'officier, le cavalier et les hommes sortent par la poterne. Le grand portail s'ouvre. On voit Du Guesclin et Paynel qui descendent de cheval à la porte de l'abbaye.)

## SCÈNE V

DU GUESCLIN, PAYNEL, entrent en scène, ORRIS

DU GUESCLIN.

Deux bons chevaux, deux bons cavaliers, clair de lune,
Sans aucun appareil et sans escorte aucune,
Départ brusque, retour furtif et long circuit,
Voilà ce que j'appelle une ronde de nuit.

PAYNEL.

Une reconnaissance et savante et complète.

DU GUESCLIN.

Tu sais que c'est un peu pour toi que je l'ai faite.
Sans doute il m'importait de savoir, et par moi,
Si les Anglais avaient aperçu ton convoi,
Et n'allaient pas au jour nous donner quelque aubade.
Mais je voulais surtout, mon brave camarade,
Qu'aussitôt arrivé tout aussitôt instruit,
Tu puisses prendre part au combat d'aujourd'hui.

ORRIS, s'avançant vers Du Guesclin.

Puis-je vous dire un mot, Messire?

DU GUESCLIN.

Tout à l'heure.

(A Paynel en lui montrant l'horizon.)

Tu vois, Paynel, là-bas la rivière de l'Eure,
Ce plateau qui domine tout...

PAYNEL.

C'est Cocherel.
Où campent le Captal de Buch et John Joël.

DU GUESCLIN.

Sur la gauche?

PAYNEL.

Le camp de Monseigneur d'Auxerre,
Ici, tous vos Bretons. Plus à droite, en arrière,
Les Gascons de Caours; enfin vers la forêt,
D'autres Gascons menés par Perduccas d'Albret.

DU GUESCLIN.

A merveille.

PAYNEL.

Si vieux que l'on soit, on observe.

DU GUESCLIN.

Tes cavaliers et toi grossirez la réserve.
Avec les escadrons de Mauny.

PAYNEL.

J'en suis fier.

DU GUESCLIN.

Si j'ai bien calculé, dans l'escorte d'hier,
Vous êtes environ deux cents ?

PAYNEL.

Oui, capitaine.
Sans compter votre sœur et madame Tiphaine
Qui mériteraient bien pourtant qu'on les comptât,
Elles ont chevauché comme pas un soldat.

DU GUESCLIN.

Toutes deux ont du cœur.

PAYNEL.

Du cœur et de la tête.

DU GUESCLIN.

C'est en quoi Julienne en effet m'inquiète,
Sa jeune volonté bataille hardiment.

PAYNEL.

C'est votre sœur!

DU GUESCLIN.

Je sais! — Va dormir un moment.

PAYNEL.

Je n'en ai guère envie.

DU GUESCLIN.

Essaie. Un mot encore :
Si quelqu'un demandait, — car tu sais qu'on l'ignore, —
D'où provient le convoi d'hier... Tu répondrais :
De la part du Dauphin.

PAYNEL.

Alors je mentirais?

DU GUESCLIN.

Vais-je risquer, à l'heure assez grave où nous sommes,
Quelque hautain refus d'ombrageux gentilshommes.

Non, les chefs ont leur paie et les soldats leur pain.
Tout est là.

PAYNEL.

Tout est là! Messire Du Guesclin!

(A part.)

Noble cœur!

(Paynel rentre dans le couvent. Orris s'avance et tend une lettre à Du Guesclin.)

## SCÈNE VI

DU GUESCLIN, ORRIS

DU GUESCLIN.

Qu'est-ce, toi?

ORRIS.

C'est la lettre promise.
Que moyennant argent votre Anglais m'a remise.

DU GUESCLIN, en aparté après avoir lu.

L'espion a dit vrai; la lettre est de Caours.
Des intrigues partout, des intrigues toujours,

Même avec l'étranger, même avec l'Angleterre;
Et c'est lui qu'à Mauny Julienne préfère,
Lui qu'elle m'accusait hier de juger mal,
Dont elle me vantait le dévoûment loyal,
Me suppliant, la folle et malheureuse fille,
De laisser ce bandit entrer dans ma famille!
Et lui-même aussi, lui! n'a pas craint d'y songer.
Ce danger-là n'est plus; reste l'autre danger. —
Je sais bien que son crime est encore à commettre,
Que, quand ce misérable écrivait cette lettre,
Nos soldats s'ameutaient, torturés par la faim,
Et qu'au fond... — Vain détour et subterfuge vain;
Non, non, ce que je sais et me cache à moi-même,
C'est que, voyant venir la bataille suprême,
L'éclat de sa bravoure aveugle mes esprits,
Et que malgré sa honte et malgré mon mépris,
J'hésite, lui forgeant une excuse illusoire,
A briser dans mes mains cet instrument de gloire.
Si cher qu'il me puisse être, il faut frapper; frappons!
D'ailleurs je n'ai que trop prodigué les pardons.
Il n'a que trop cherché lui-même son naufrage.
Ah! fascination étrange du courage!

Ce renégat prêt à tout vendre, à tout livrer,
Mon cœur, même indigné, pleure à le voir sombrer!
Pourtant... s'il entraînait les Gascons à sa suite?...
Oh! Perduccas d'Albret les ramènerait vite.
Allons les voir! Orris, qu'on m'amène un cheval.

(Orris sort.)

Ah! ce Caours! Il a vraiment l'esprit du mal.
Quel dommage! un tel chef! et de telle envergure!
Il a tout d'un héros, excepté la droiture.

ORRIS, rentrant.

C'est fait, maître!

(Au moment où Du Guesclin va sortir, de Mauny et Goyon paraissent sur le seuil de la porte.)

DU GUESCLIN, sans s'arrêter.

Bonjour, enfants, rien de nouveau?

DE MAUNY.

Non, maître.

DU GUESCLIN.

En route alors.

(Sort Du Guesclin.)

## SCÈNE VII

### DE MAUNY, JEAN GOYON, ORRIS

JEAN GOYON, qui a suivi des yeux le départ de Du Guesclin.

Il part au grand galop ;
Où peut-il bien aller du train dont il chevauche ?

DE MAUNY, anxieux.

Il se rend chez Caours ?

JEAN GOYON.

Oui... Non ! il tourne à gauche :
Ce n'est pas chez Caours qu'il va, c'est chez d'Albret.

DE MAUNY.

Ah ! que Dieu soit loué !

JEAN GOYON.

Bah ! quand cela serait,
Qu'est-ce que ton jaloux amour en appréhende ?

DE MAUNY.

On dit qu'hier Caours aurait fait sa demande.

JEAN GOYON.

Hier donc, Du Guesclin aura fait son refus.
Tu ne peux pas avoir de doute là-dessus.
Comment! dame Tiphaine a la bonne pensée
De t'amener ici ta jeune fiancée...

DE MAUNY.

Ma fiancée! Hélas! Le voilà justement
Le doute affreux qui fait mon plus affreux tourment.

JEAN GOYON.

Moi, je ne comprends pas ta folle inquiétude.

DE MAUNY.

N'importe! J'ai besoin de plus de certitude.
(A Orris.)
Orris, va prévenir Paynel que je l'attend.
(Sort Orris.)

JEAN GOYON.

Tu veux l'interroger?...

DE MAUNY.

Hélas! je souffre tant!

De tant d'amers chagrins mon âme est abreuvée!
As-tu vu ses regards hier à l'arrivée,
Que vers Caours ses yeux se sont tournés d'abord.
Et lui! qu'il eut de peine à cacher son transport.

JEAN GOYON.

Folie! Ils ne se sont pas dit une parole.

DE MAUNY.

Ah! lorsque vers un cœur un autre cœur s'envole,
Lorsque deux volontés se cherchent à la fois,
Est-ce que la pensée a besoin de la voix?

JEAN GOYON.

C'est possible, en effet. D'ailleurs, te l'avoûrai-je?
Ce que j'ai regardé le plus dans le cortége,
Ce n'était pas du tout Julienne et Caours,
Mais ces fourgons bien pleins et ces coffres bien lourds
Dans un camp d'affamés ramenant l'abondance;
C'était aussi Tiphaine et sa mâle assurance,
Et le bon écuyer Paynel tout triomphant,
Et le grand Du Guesclin ému comme un enfant.
Voilà, moi, ce qu'hier j'ai vu dans le cortége.

DE MAUNY.

Mon amour te paraît insensé?

JEAN GOYON.

Sacrilège!

Lorsque le sort d'un peuple est là qui se débat.

DE MAUNY.

Que veux-tu, je suis homme avant d'être soldat!

JEAN GOYON.

C'est ce dont je te plains et je te blâme en somme;
Moi je t'aurais voulu plus soldat et moins homme.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, PAYNEL

DE MAUNY, apercevant Paynel.

Ah! mon bon vieux Paynel, te voilà!

PAYNEL.

Me voilà.

Mais qu'est-il arrivé? Qu'as-tu donc?

JEAN GOYON.

Ce qu'il a?
Tu rougiras pour lui quand il va te l'apprendre.

PAYNEL.

Dans ton camp mal gardé t'es-tu laissé surprendre?
Les Anglais nous ont-ils attaqués? Marchent-ils?
Parle. Quelle est ta peine et quels sont nos périls?

JEAN GOYON.

Nos périls? De Mauny pense à tout autre chose.

PAYNEL.

A quoi pense-t-il donc?

JEAN GOYON.

Qu'il le dise s'il l'ose.
Nous songeons, anxieux, aux chances du combat.
Lui, c'est tout simplement d'amour que son cœur bat.

DE MAUNY.

Tout simplement. Le sang qui coule dans mes veines
S'enflamme et brûle au choc des passions humaines.
Mais c'est un amour vil qui rend les cœurs plus bas.
Paynel qui me connaît ne s'y trompera pas!

PAYNEL, à part.

Je devine à présent.

JEAN GOYON.

Pardonne, camarade,
J'ai d'un doigt trop brutal touché ton cœur malade.
Mais d'un seul mot Paynel va te tranquilliser.

(A Paynel.)

Julienne est venue ici pour l'épouser,
Dis-le-lui.

PAYNEL.

Mais d'abord il faut savoir pour dire.

DE MAUNY.

Ton refus de parler rend mon doute encor pire.
Paynel, je suis un homme; et mieux vaut un coup droit,
Que ces mille tourments où périt mon sang-froid.

PAYNEL.

Oui, c'est vrai! J'agis mal et mon silence est lâche.
Oui, double est mon devoir comme double est ma tâche.

Je la délivre aussi rien qu'en le délivrant.
Me taire c'est mentir. Sache, écoute, comprend.
— Ah! pauvre agonisant que ma rudesse achève! —
Enterre ton espoir, ensevelis ton rêve;
Moi-même à ton bonheur je vais sonner le glas :
N'aime plus Julienne, elle ne t'aime pas.

DE MAUNY.

Si fort que soit mon cœur, la douleur est plus forte.
Ah! misère de moi! toute ma vie est morte!...
Mais non! dans mon malheur il me reste un recours.
L'obstacle entre elle et moi, c'est Caours!...

## SCÈNE IX

LES MÊMES, DE CAOURS, suivi de deux officiers

DE CAOURS, qui a entendu la dernière phrase.

C'est Caours!
Comme entre Du Guesclin et moi c'est vous l'obstacle.
Nous allons, je le vois, nous entendre à miracle.
(A Goyon et à Paynel, qui font un mouvement pour se retirer.)

Vous n'êtes pas de trop, messieurs, veuillez rester;
Ces deux seigneurs aussi sont là pour m'assister.

DE MAUNY.

Tant mieux! Paynel, Goyon, réglez vite l'affaire.

PAYNEL.

D'abord, je n'admets pas un duel en pleine guerre.

DE MAUNY.

Oh! tu peux bien l'admettre ou ne l'admettre pas!

PAYNEL.

Vous devez votre sang tous deux à vos soldats,
Et les chefs ont des droits aussi sur vos courages.

DE CAOURS.

Ce sont là des propos aussi nobles que sages,
Mais ou ce gentilhomme est un pur fanfaron,
Ou de tous vos grands mots bien peu l'arrêteront.

DE MAUNY.

N'en doutez pas.

JEAN GOYON.

Paynel, le motif est trop grave.
Un duel pareil n'est pas de ceux que l'on entrave.

PAYNEL.

Ma proposition n'est qu'un ajournement
Voulu par leur devoir, forcé par leur serment.

DE MAUNY.

Notre serment!

DE CAOURS.

Ah! oui; le serment de Bretagne!
Mais qui pouvait prévoir cette longue campagne,
Et qu'après de si grands et si nombreux exploits
Messire Du Guesclin méconnaîtrait mes droits?

DE MAUNY.

Vos droits?

DE CAOURS.

Certe. En amour, il n'est rien qui prévale
Contre la volonté des cœurs, rien qui l'égale;
Celle que nous aimons repousse votre choix,
Et moi j'en suis aimé.

DE MAUNY.

Qui te l'a dit?

DE CAOURS.

Sa voix.

DE MAUNY.

Tu mens! tu mens!

PAYNEL, arrêtant de Mauny.

Mauny, ne deviens pas parjure.

DE CAOURS.

Vous m'avez, que je croie, adressé quelque injure.

DE MAUNY.

J'ai tort, je la retire. Allons-nous-en d'ici.

DE CAOURS.

Je vous fais donc bien peur que vous fuyez ainsi?

DE MAUNY.

Vous n'avez pas le droit de tenir ce langage.

JEAN GOYON.

C'est par trop profiter du serment qui l'engage.

DE CAOURS.

Ah! — Je croyais l'avoir amplement délié
Du pacte solennel par lui-même oublié;
Mais je devine, à voir de quel air on recule,
Que la timidité se mélange au scrupule.

DE MAUNY.

Vous savez bien...

DE CAOURS.

Je sais que lâche et provocant,
Vous n'êtes plus de ceux qu'on frappe avec le gant.
(Il fait le geste de souffleter de Mauny.)

DE MAUNY, lui arrêtant le bras.

Assez! — Je vous tûrai.

DE CAOURS.

Ce sera l'un ou l'autre.
Mais que celui qui croit dise sa patenôtre.

PAYNEL, à de Caours.

Vous avez tort, seigneur, plus que vous ne pensez,
Si Du Guesclin apprend...

DE MAUNY.

Assez! Paynel, assez!
A quelle arme?

DE CAOURS.

A l'épée!

DE MAUNY.

A quel moment?

DE CAOURS.

Sur l'heure.

DE MAUNY.

Ce qui doit être soit, et qui doit mourir meure!
Faisons vite...

PAYNEL.

On vient.

(Comme ils se dirigent vers la porte de la poterne, on entend le galop d'un cheval.)

JEAN GOYON regardant par la brèche.

C'est le chef; pas un mot.

(De Mauny, de Caours, Jean Goyon, Paynel et les officiers se dirigent lentement vers la porte. Tous sont déjà hors du couvent excepté de Caours qui se dispose à les suivre, lorsque Du Guesclin entrant par le portail l'interpelle.)

DU GUESCLIN.

Restez, Caours.

DE CAOURS, à Paynel qu'on aperçoit encore.

Allez! Je vous rejoins bientôt.

## SCÈNE X

DU GUESCLIN, DE CAOURS

DU GUESCLIN.

Il est vrai que j'ai peu de choses à vous dire.

(Lui tendant une lettre.)

Prenez ceci pourtant, et veuillez me le lire.

DE CAOURS, *à part.*

Ma lettre à John Joël!

DU GUESCLIN.

Allons! mais lisez donc!

DE CAOURS.

Croyez-vous que je vais vous demander pardon?

DU GUESCLIN.

Et vous, qui dès longtemps devez me bien connaître,
Croyez-vous que je vais pardonner cette lettre?

DE CAOURS.

Qu'ai-je écrit? Rien, sinon que les vivres manquant,
Si vous capituliez...

DU GUESCLIN.

Vous changeriez de camp.

DE CAOURS.

Non, mais que mon métier, à moi, c'était la guerre,

Et que je guerroirais aussi pour l'Angleterre,
Voilà tout.

DU GUESCLIN.

Voilà tout. Et vous ne sentez pas
Ce qu'une offre pareille a d'ignoble et de bas!

DE CAOURS.

C'est vous seul qui m'avez jeté hors de ma route.

DU GUESCLIN.

La faute en est à moi?

DE CAOURS.

N'en faites aucun doute.
Mon dévoûment pour vous était presque insensé.
Pour vous suivre il n'est rien que je n'eusse laissé;
J'avais mis en vous seul toute mon espérance;
Vous savez bien que moi je ne sers pas la France.
Mon bras était à vous; mais quand je le levais,
On le sentait tomber; demandez aux Anglais.

DU GUESCLIN.

Je n'ai jamais nié votre rare bravoure,

Mais un arbre n'est pas l'écorce qui l'entoure,
La sève ne vaut rien quand le cœur est gâté.

DE CAOURS.

Le sol était ingrat où l'arbre fut planté.

DU GUESCLIN.

Dites la vérité; nos coffres étaient vides,
Vous n'aviez pas prévu qu'il viendrait des subsides,
Et votre dévoûment insensé... mais changeant,
S'est offert au premier venu pour de l'argent.

DE CAOURS.

De l'argent? Pauvre ou non, je vous suivais quand même.
Mais, quand je vous ai dit qui j'aimais et qui j'aime,
Rappelez-vous le ton hautain de vos refus.
Moi qui n'avais de Dieu que vous, je n'en ai plus.

DU GUESCLIN.

Ainsi la loyauté, la vertu, la droiture,
Ne dure en vous qu'autant qu'une espérance dure;
Et si vous n'obtenez ce qu'il vous plaît d'avoir,

Il n'est plus de drapeaux, il n'est plus de devoir!
C'est qu'en effet il faut plus et mieux pour notre âme
Que le culte d'un homme et l'amour d'une femme,
Qu'il faut mettre le Ciel entre la terre et soi,
Et que l'orgueil humain remplace mal la foi.

DE CAOURS.

Si vous l'aviez voulu, votre sœur Julienne
Aurait transfiguré mon âme par la sienne,
Je devenais par vous l'honneur des chevaliers,
Comme je pourrais l'être encor... si vous vouliez.

DU GUESCLIN.

J'admire en vérité votre admirable audace;
Si je voulais!... la honte en un instant s'efface!
Vous n'avez pas écrit ceci?... Si je voulais?
Allons! assez! partez! rejoignez vos Anglais,
Je vous chasse!

DE CAOURS.

Vous me chassez! Ah! par le diable,
Votre audace à son tour me paraît admirable!
Il n'est pourtant pas loin le camp de mes soldats.

DU GUESCLIN.

Si près même, seigneur, que j'en viens de ce pas.

DE CAOURS.

Vous venez?...

DU GUESCLIN.

Leur avis m'importait à connaître.
Quand Perduccas d'Albret leur a lu votre lettre,
— Il avait rassemblé tous les Gascons du camp —
Cet avis s'est traduit par ce mot éloquent :
« Mort au traître! » Plus d'un de vos compagnons d'armes
Se taisaient, dont les yeux roulaient de grosses larmes,
Mais, l'indignation étouffant le regret,
Tous ont prêté serment à Perduccas d'Albret.

DE CAOURS.

Je suis perdu!

DU GUESCLIN.

D'autant que plus que moi sévère,
Perduccas vous pendrait si je le laissais faire.

Il est de ceux qui croient, non sans raison encor,
Qu'il n'est aux trahisons qu'un châtiment : la mort.

DE CAOURS.

Ah pardieu! tuez-moi! J'aime autant qu'on me tue.

DU GUESCLIN.

Je sais dans mes succès la part qui vous est due,
Et fais grâce au soldat qui se battait si bien.

DE CAOURS.

Mon capitaine...

DU GUESCLIN.

Non, je ne vous suis plus rien,
Allez!

DE CAOURS.

Où voulez-vous que j'aille?
(Apercevant Julienne qui sort du couvent avec Tiphaine.)
Julienne!

## SCÈNE XI

LES MÊMES, TIPHAINE, JULIENNE

DU GUESCLIN.

Que viens-tu faire ici? Qu'elle rentre, Tiphaine.

TIPHAINE.

Obéis, mon enfant.

JULIENNE.

Tout à l'heure. Je veux,
Puisqu'ils sont tous deux là, leur parler à tous deux.

TIPHAINE.

Prends garde, Julienne.

JULIENNE.

A quoi prendrai-je garde?
Esclave que je suis, qu'est-ce que je hasarde;

Sinon qu'à tenir tête à mon maître irrité,
Sa malédiction ne soit ma liberté?

DU GUESCLIN.

Tu ne te doutes pas jusqu'où va ton délire.

JULIENNE.

Vous m'avez dit hier tout ce qu'on peut me dire
Pour rabaisser cet homme et changer mon aveu.
Eh bien! moi, devant vous, devant lui, devant Dieu,
Je l'aime, entendez-vous, oui, je l'aime, mon frère!
Et maintenant voyez ce qui vous reste à faire.

TIPHAINE.

Pardon pour elle, ami.

DU GUESCLIN.

Qu'en dites-vous, Caours?
Qu'ai-je à faire en effet après un tel discours?

DE CAOURS.

Par pitié?

JULIENNE.

Par pitié?...

DU GUESCLIN.

Tiens, regarde, insensée!
Est-ce sous le bonheur que sa tête est baissée?
Ah! tu prends tes amants sur la foi de tes yeux!
Caours est beau, Caours est jeune et gracieux,
Et sa grâce t'enchante, et sa beauté t'enflamme...
Eh bien, moi, je m'en vais te faire voir son âme.

JULIENNE, à de Caours.

Mais défendez-vous donc. Parlez-lui! Parlez-moi!
Vous voyez bien qu'il est horrible, mon émoi.
Après l'aveu crié follement par ma bouche,
Elle m'atteint aussi, la honte qui vous touche.

DE CAOURS.

Nos destins sont, hélas! à jamais déliés;
Reprenez votre anneau, madame, et m'oubliez.

JULIENNE.

Aurais-je à tout jamais déshonoré ma vie?
S'il ne se défend pas, qui donc me justifie?

DU GUESCLIN.

Je t'avais dit hier ce qu'hier je savais,
Et son inconscience et ses instincts mauvais,
Et son impiété pour ton Dieu qu'il outrage.
C'était déjà beaucoup, en voici davantage.

JULIENNE.

Dieu du ciel! Quel soupçon horrible m'envahit!

DE CAOURS, suppliant, à Du Guesclin.

Ah! non, ne dites pas, si vous n'avez pas dit.
Oui, je disparaîtrai dans la nuit éternelle,
Mais laissez-moi, du moins, partir pleuré par elle.

DU GUESCLIN.

Allez!

DE CAOURS.

Merci, seigneur.

(Sort de Caours.)

## SCÈNE XII

Les Mêmes, moins DE CAOURS

JULIENNE.

Qu'a-t-il fait? que fait-il?

DU GUESCLIN.

Lui-même se condamne à l'éternel exil.
Et la peine pouvait... devait être plus forte.

JULIENNE.

Mais moi, moi, qu'ai-je fait, pour souffrir de la sorte?

TIPHAINE.

Il fallait nous ouvrir ton cœur au premier jour,
Ne pas laisser grandir dans l'ombre ton amour,
Sûre que notre rêve à nous et notre envie,
Étaient d'associer au bonheur de ta vie
Tout homme dont le cœur serait l'égal du tien.

JULIENNE.

Il m'aimait!

TIPHAINE.

T'aimait-il assez pour t'aimer bien?

DU GUESCLIN.

N'y pense plus, ma fille, il ne vaut pas tes larmes.

JULIENNE.

Elles coulent pourtant.

DU GUESCLIN.

Quel est donc ce bruit d'armes?

On se bat par ici.

## SCÈNE XIII

LES MÊMES, PAYNEL, entrant précipitamment.

PAYNEL.

Maître, tout est fini!

Caours est mort.

DU GUESCLIN.

Caours?

PAYNEL.

Tué par de Mauny.
Il l'avait provoqué dans un accès de haine,
Mais l'un et l'autre avaient croisé l'épée à peine
Que presque sans parade et dès le premier coup
Caours s'est enferré lui-même comme un fou.

JULIENNE, s'élançant vers la porte.

Adieu! vous tous, adieu!

TIPHAINE.

Julienne! ma fille!

JULIENNE.

Non! non! je ne peux plus être de la famille!
Caours est mort! ma vie est finie ici-bas!

TIPHAINE, s'attachant à elle et la retenant tendrement.

Et moi qui t'aime tant, tu m'abandonneras?

JULIENNE.

Tiphaine ne saurait comprendre mes supplices.

DU GUESCLIN.

Mais ce mort ne vaut pas que tu t'ensevelisses!

JULIENNE.

Il avait mon amour; mon deuil, je le lui doi!

TIPHAINE.

Son indignité même a paru devant toi!

DU GUESCLIN.

Ses forfaits éclataient sur ses lèvres muettes!

JULIENNE.

Ah! moi! je ne suis pas des héros que vous êtes
Pour condamner les morts par delà leur trépas.
Mon cœur a des pardons que les vôtres n'ont pas.
Je l'aime et je le plains; je l'aime et je le pleure,
Ma pensée est à lui jusqu'à ma dernière heure,
Jusqu'au dernier regard il vivra dans mes yeux,
Et la mort que j'attends nous unira tous deux.

DU GUESCLIN.

C'est du vertige, enfant.

JULIENNE.

C'est de l'amour, mon frère.
Vous ni moi ne faisons de serment temporaire,

Rien n'a détruit l'aveu par Dieu même entendu,
Et nul ne portera l'anneau qu'il m'a rendu.
— Ah! chères visions de mes jeunes années!
Fleurs écloses d'hier et ce matin fanées!
Le voilà donc flétri sur mon cœur dévasté
Le bouquet nuptial que je n'ai pas porté!

DU GUESCLIN.

Notre tendresse alors ne peut rien pour ta peine?

JULIENNE.

Ne m'en veuillez pas, frère. Et toi, sainte Tiphaine,
Pour qu'une âme en danger repose un jour en paix,
Viens prier pour celui qui ne pria jamais.

(Julienne et Tiphaine entrent dans la chapelle.)

## SCÈNE XIV

DU GUESCLIN, PAYNEL, puis ORRIS

PAYNEL.

Pauvre fille!

DU GUESCLIN.

Oui, bien pauvre, en effet, mais qu'y faire?

Ah! le cœur des enfants qui grandissent sans mère,
Que de rêves mauvais en silence amassés
Qu'un regard eût saisis, qu'un baiser eût chassés.

## SCÈNE XV

Les Mêmes, JEAN GOYON, DE MAUNY

JEAN GOYON.

Seigneur, permettez-vous que de Mauny s'approche?

DU GUESCLIN.

Pourquoi non? Sa conduite en somme est sans reproche.

DE MAUNY, se précipitant dans les bras que lui tend Du Guesclin.

Maître!

DU GUESCLIN.

Je suis heureux de te revoir vivant.

DE MAUNY.

Et Julienne?

DU GUESCLIN.

Il faut l'oublier, mon enfant.

DE MAUNY.

Oh! spectre du bandit qui me prend Julienne.

DU GUESCLIN.

Allons! Mauny, Caours est mort.

DE MAUNY.

Non pas ma haine!

DU GUESCLIN.

Ses forfaits sont pourtant durement expiés!
Lui qui tenait hier une armée à ses pieds,
Le voilà qui s'en va dormir sans funérailles!

JEAN GOYON.

Ce rude batailleur n'était bon qu'aux batailles,
Mais pour le remplacer...

DU GUESCLIN.

Si!... j'ai quelqu'un tout prêt,
Moins bon, mais bon encor. C'est Perduccas d'Albret.
Vieux routier comme lui des pays de Gascogne,
Moins jeune, moins brillant; mais quand il cogne, il cogne.
Les Gascons de Caours s'y sont tous ralliés. —
Mauny prendra Paynel avec ses cavaliers.

DE MAUNY.

C'est donc pour aujourd'hui le combat?

DU GUESCLIN.

Tout l'annonce.

D'Auxerre doit tantôt m'apporter sa réponse.
Déjà ses officiers se concertent entre eux.
La bataille est certaine.

JEAN GOYON.

Et le succès?

DU GUESCLIN.

Douteux.

D'Auxerre a fait le plan le plus déraisonnable.
Il veut prendre d'assaut un sommet imprenable.
J'ai montré les périls d'un semblable projet;
Mais Monseigneur le comte a dit qu'il s'en chargeait.
Notre besogne à nous est simple : laisser faire;
Bien ou mal, mal, je crains, ils engagent l'affaire.
En tout cas, après un effort plus ou moins long,
Ils seront refoulés dans le fond du vallon,
L'Anglais les poursuivra : c'est là que je le guette,
C'est là que j'essaierai d'enrayer la défaite.

JEAN GOYON.

Et c'est là que grand maître en ce genre d'essais,
Du Guesclin changera la défaite en succès.

DU GUESCLIN.

Je n'y ménagerai ni mon sang, ni ma peine;
Songez à quel désastre un revers nous entraîne;
Le royaume est sans roi, par la mort du roi Jean;
Déjà se refusant au sacre du Régent,
Édouard Trois se pose en prétendant de France;
Les amis de Marcel reprennent espérance;
La Jacquerie aiguise et remmanche sa faux;
Partout nouveaux périls, partout complots nouveaux;
Un seul revers et tout éclate, tout s'effondre,.
Et le roi des Français se fait sacrer à Londre.

JEAN GOYON.

Édouard, roi de France?

DU GUESCLIN.

Il le veut!... il le croit!...
Et le captal de Buch le nomme son vrai roi.

PAYNEL.

Nous ferons au captal payer cher son blasphème.
Mort ou vif, à tout prix, nous le prendrons quand même.

DU GUESCLIN.

Non! prenez-le vivant, la mort n'est rien pour lui.
C'est à Reims, c'est au roi, qu'il doit être conduit.

JEAN GOYON.

Ce sera lui porter une royale étrenne.

DE MAUNY.

Maître, puisque tu dis la rencontre prochaine,
Je vais te demander une grande faveur.
Si tu crois mon passé digne de cet honneur,
Si ta haute vaillance estime mon courage,
Que ce soit moi par qui la bataille s'engage.
Laisse-moi, rappelant tes exploits de jadis,
Marcher à l'ennemi, le premier.

DU GUESCLIN.

Non! mon fils.
Ma pitié ne saurait t'accorder cette grâce.
Fais ton devoir au poste où j'ai marqué ta place,

Sans efforts superflus, sans actes imprudents,
Combats pour vaincre et non pour mourir. Tu m'entends.

DE MAUNY.

C'est dit. Et que la mort exauce ou non mon rêve,
Mon maître, tu seras content de ton élève.
Je rejoins mes Bretons, je retourne au devoir.

(Sort de Mauny).

## SCÈNE XVI

LES MÊMES, ORRIS, puis JACQUES BUREAU, LE COMTE DE BEAUMONT, LE SIRE DE BETHANCOURT, BEAUDOIN D'HENNEQUIN, officiers et seigneurs de l'armée du roi.

ORRIS.

Seigneurs, les officiers du camp viennent vous voir,
Et dans leurs rangs, autant que j'ai pu reconnaître,
Un ministre du roi, votre vieil ami, Maître...

DU GUESCLIN.

Mon ami?

ORRIS.

L'argentier !

DU GUESCLIN, à Jacques Bureau qui marche en tête des seigneurs.

Vous, Bureau !

JACQUES BUREAU.

Mais oui, moi.
Ah ! maître Du Guesclin, vous prenez mon emploi !
J'arrive ici menant de l'argent et des vivres,
Et par un compte à part, qui n'est pas sur mes livres,
Je trouve en arrivant tout ce que j'apportais.

DU GUESCLIN.

Qui vous dit !...

JACQUES BUREAU.

Qui me dit ?

DU GUESCLIN.

Silence !

JACQUES BUREAU.

Je me tais.

COMTE D'AUXERRE.

Mais nous parlerons, nous. Quel autre que vous-même,
Messire, eût pu trouver ce noble stratagème
Pour faire à nos soldats l'aumône de votre or.
En nous cachant la main qui versait ce trésor?

DU GUESCLIN.

Chacun doit son obole aux communes misères.

JACQUES BUREAU.

Ah! vous vendez vos biens, ah! vous grevez vos terres.
Vous fondez en lingots tout votre vaisselier,
Et vous vous dépouillez de tout, bon chevalier!

DU GUESCLIN.

D'abord, contée ainsi, la chose est inexacte,
Je n'ai pas, moi, messieurs, l'honneur d'un pareil acte;
Mes biens à moi, c'est mon épée et mon missel.
Les biens vendus, ce sont les biens des Raguenel.
Et puisqu'en un élan qui m'émeut sans me plaire,
Votre reconnaissance exige qu'on l'éclaire,
Que vous cherchez vraiment à qui dire merci,

La grande âme qu'il faut honorer,

(Montrant Tiphaine, qui sortie de la chapelle se dirige vers l'intérieur du cloître.)

La voici !
C'est Tiphaine, ma femme, à qui, sur sa demande,
J'ai fait savoir combien la détresse était grande ;
Que tout allait sombrer quand nous touchions au but,
Et qui dix jours après m'apportait son tribut.

TIPHAINE.

Oh ! Du Guesclin, pourquoi ?

JACQUES BUREAU.

Pourquoi ? pour votre gloire.
Pour qu'à jamais vos noms soient mêlés dans l'histoire,
Et qu'un barde breton unisse en son refrain
Tiphaine Raguenel et Bertrand Du Guesclin.

TIPHAINE.

Je n'ai rien fait pour tous qui ne soit pour moi-même,
Car je sers ce qu'il sert, ce qu'il aime, je l'aime.
Votre cause m'est chère, autant qu'à mon époux.

JACQUES BUREAU.

Messieurs, ces Bretons-là sont plus Français que nous.

COMTE D'AUXERRE.

Eh bien! voici qui va vous réjouir, madame;
Ce noble et grand époux dont vous êtes la femme,
Sachez que tout à l'heure et que tout d'une voix,
Non pas pour ses bienfaits mais bien pour ses exploits,
Non pas par gratitude ou par condescendance,
Mais par justice, par sagesse, par prudence,
Comme étant le seul fait pour remplir cet emploi,
Nous l'avons acclamé pour lieutenant du Roi.

TIPHAINE.

Tu l'entends?

DU GUESCLIN.

Je l'entends, mais, mordieu! je refuse.

COMTE D'AUXERRE,

Comment!

DU GUESCLIN.

Dispensez-moi de donner mon excuse.

D'HENNEQUIN.

Est-ce notre valeur dont vous osez douter?

DU GUESCLIN.

Votre valeur? hélas!... puissiez-vous la dompter.

JEAN GOYON.

Mais c'est un tel honneur.

DU GUESCLIN.

Tel que je le décline.

COMTE D'AUXERRE.

Que craignez-vous de nous, seigneur?

DU GUESCLIN.

L'indiscipline.

COMTE D'AUXERRE.

Quel serment vous faut-il pour que vous consentiez?

DU GUESCLIN.

Quel serment feriez-vous qu'on n'ait fait à Poitiers?

JACQUES BUREAU.

Pourquoi refusez-vous votre toute-puissance?

DU GUESCLIN.

Parce que nul d'entre eux ne sait l'obéissance.

JACQUES BUREAU.

Puisque vous la savez, seigneur, pratiquez-la.
Ministre du Régent, pour lequel je suis là,
J'exerce son pouvoir royal et je vous somme
D'agir en bon sujet, de servir en brave homme,
Et d'accepter l'honneur d'un tel commandement.
(Aux seigneurs.)
Vous qu'il commandera, messieurs, prêtez serment.

DU GUESCLIN.

J'accepte au nom du prince.

COMTE D'AUXERRE.

Au nom de tous, je jure.

DU GUESCLIN.

Ce choix avait besoin de cette investiture;
L'ordre du souverain établit mieux mon droit.
Et maintenant, messieurs, voici mon ordre à moi :
Vous allez sur-le-champ retourner à vos tentes,

Lever le camp, partir, et, trompettes sonnantes,
Gagner à rangs serrés le pont de Cocherel.

COMTE D'AUXERRE.

Lever le camp! Partir!

COMTE DE CHALONS.

Mais, tonnerre du ciel!
C'est la retraite alors?

DE BÉTHANCOURT.

Nous fuyons!

D'HENNEQUIN.

C'est la honte!

COMTE D'AUXERRE.

L'Anglais nous poursuivra comme un troupeau.

DU GUESCLIN.

J'y compte
Mais le troupeau me suit quand il m'a pour berger;
Sinon cherchez ailleurs un chef à diriger.

COMTE D'AUXERRE.

Pardonnez cet avis à ma moustache blanche;

Mais le sacre du roi doit avoir lieu dimanche,
Il faut à sa couronne un fleuron glorieux.

DU GUESCLIN.

Faites ce que j'ai dit.

JACQUES BUREAU.

Obéissez, messieurs.

COMTE D'AUXERRE.

Nous ne comprenons pas et nous voulons comprendre.

DU GUESCLIN.

Voilà des *nous voulons* qu'il faudra désapprendre.
Ah! l'intervalle est court du parjure au serment.

COMTE D'AUXERRE,

Nous ne refusons pas d'obéir, seulement...

DU GUESCLIN.

Plus une question, plus un mot, qu'on se taise!
Qui donc la guérira la pauvre âme française?
Vous disiez vrai, Bureau, quand vous parliez ainsi :
« L'anarchie est le mal de ce royaume-ci.
Tous veulent commander, nul ne veut se soumettre

Et la cause en est moins l'horreur d'avoir un maître
Que l'instinctif besoin d'être celui d'autrui.
« Pourquoi pas moi? » dit l'un, et l'autre : « Pourquoi lui? »
Ainsi tombe et se perd l'unité du royaume;
Ainsi l'autorité n'est plus qu'un vain fantôme,
Que chacun à son gré fait taire ou fait parler.
La force d'un État est prompte à s'en aller!
Mais entendez de moi cet arrêt véridique :
C'est vous le vrai danger de la chose publique;
Vos exemples, vos mœurs, voilà le vrai fléau;
L'anarchie est en bas parce qu'elle est en haut.
Car vous n'êtes ni bons, ni justes. Votre vie,
Est une insulte aux pauvres, un appel à l'envie,
Vous passez à travers la foule en demi-dieux,
Le front haut, et vos yeux ne cherchent pas ses yeux.
Et vos cœurs fuient son cœur, et pour qu'elle vous touche,
La plainte doit sortir hurlante de sa bouche,
L'aumône alors n'est plus qu'un tribut sans grandeur
Que celui qui fait mal jette à ceux qui font peur.
Cependant qu'il éclate un trouble populaire,
Qu'un crime soit commis par la foule en colère,
Vous restez là surpris qu'il soit des mécontents

Et que les révoltés frappent les révoltants !
Et cette nation, dites-vous, n'est pas bonne ?
Oh ! moi, c'est sa bonté profonde qui m'étonne !
Et puis, en vérité, voyons, nobles seigneurs,
Pourquoi les moins heureux seraient-ils les meilleurs ?
Pourquoi courberaient-ils leur tête endolorie
Sous l'intérêt sacré de la mère Patrie,
Quand vous, les grands, avez des orgueils aussi fous ?
Vous voulez relever la France ? — abaissez-vous !

JACQUES BUREAU, à Tiphaine.

L'esprit résiste encor, mais l'âme est ébranlée.

COMTE D'AUXERRE, à un officier.

Va dire à nos clairons de sonner l'assemblée.
Qu'on endosse l'armure et qu'on lève le camp,
(A Du Guesclin devant qui il s'incline.)
Nous vous obéissons, messire, aveuglément.

JACQUES BUREAU.

A la bonne heure !

COMTE D'AUXERRE.

Et puis, pourquoi ne pas le dire ?

Oui, nous avons en nous nos abus à détruire :
L'égoïsme, l'orgueil, l'amour de surpasser,
C'est, avec l'étranger, ce qu'il nous faut chasser ;
Meilleurs, nous le serons, plus justes, nous le sommes.

DU GUESCLIN.

Alors, écoutez bien ceci, mes gentilshommes,
Et que vos désespoirs ne soient pas si complets ;
Vous ne fuirez que pour attirer les Anglais.
Une fois qu'ils seront descendus dans la plaine,
Notre-Dame Guesclin ! il n'est nombre qui tienne.
Chargés de front par vous et pris de flanc par moi
La bataille est gagnée, et le Dauphin est roi !

(Sonneries de clairons au lointain. Tiphaine s'avance au pied de la croix. La porte de la chapelle s'ouvre et Julienne paraît sur le seuil.)

SEIGNEURS et OFFICIERS.

Vivat ! Aux armes !

JULIENNE, à Du Guesclin.

C'est la bataille !

DU GUESCLIN.

Oui, c'est elle.

JACQUES BUREAU, à Tiphaine.

Vous, madame, étendez votre main maternelle
Sur ceux qui vont mourir. Personne en ce saint lieu
N'a plus de droit que vous pour leur parler de Dieu.

TIPHAINE.

O vous qui vous armez pour notre délivrance,
Je vous bénis de tout mon cœur, soldats de France!

(Elle s'agenouille devant la croix.)

Vous aurez pitié d'eux, Seigneur, Dieu des combats!
Vous soutiendrez leurs cœurs, vous aiderez leurs bras,
Leur victoire sera votre œuvre et votre gloire.
Celui-là seul va droit dont vous guidez les pas.
Celui-là seul sait tout qui croit ce qu'il faut croire,
Vous soutiendrez leurs cœurs, vous aiderez leurs bras.

SEIGNEURS et OFFICIERS.

Ayez pitié de nous, Seigneur, Dieu des combats!

(Tous s'agenouillent.)

DU GUESCLIN.

Seigneur, Dieu de bonté, vous aurez pitié d'elles;

Les femmes ont aussi leurs batailles mortelles,
D'où le cœur sort meurtri sans être ensanglanté ;
Adoucissez d'espoir leurs angoisses cruelles,
Mêlez à leur tourment votre sérénité.
Les femmes ont aussi leurs batailles mortelles.

JULIENNE.

Ayez pitié de moi, Seigneur, Dieu de bonté !

TIPHAINE.

Gloire au plus haut des cieux, gloire à Dieu notre Père !
Par lui tout est salut, sans lui tout est péril.
Frères, courbez vos fronts sous sa main tutélaire,
Prions et que son règne arrive sur la terre,
Et que sa volonté soit faite.

JULIENNE.

Ainsi soit-il !

DU GUESCLIN, se relevant.

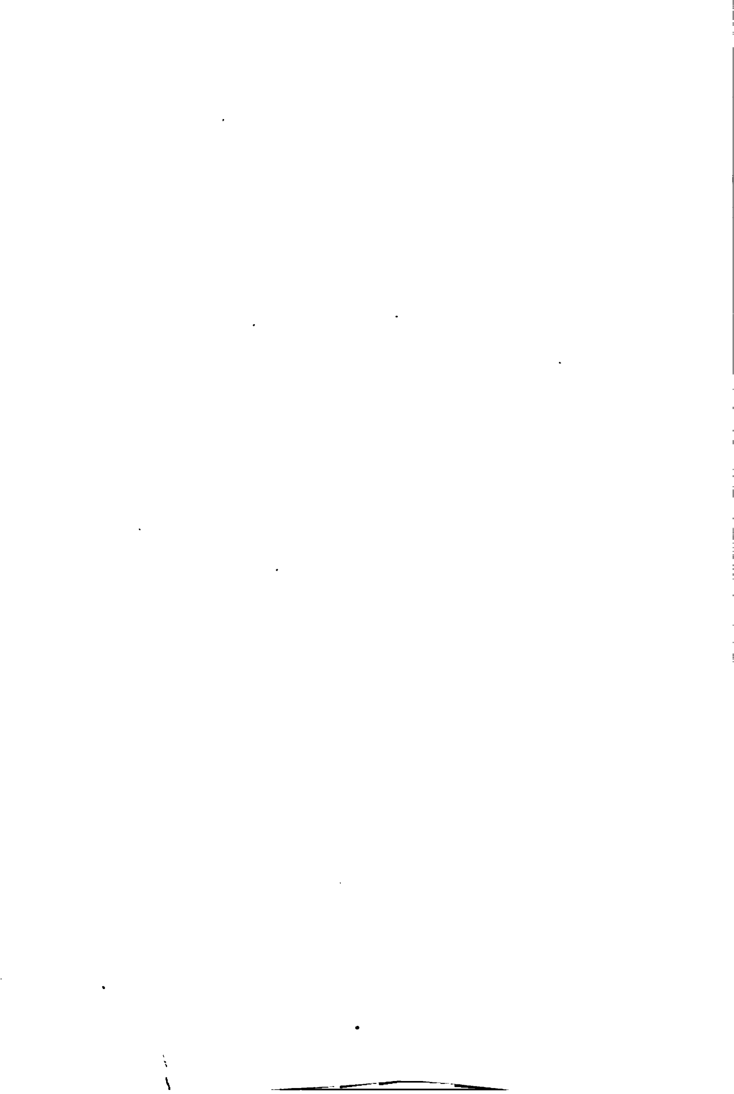
Oui ! qu'il en soit ainsi ! Haut les cœurs ! Haut les âmes !
Hommes par nos efforts ; par vos exemples, femmes,

Sauvons ce peuple encor malade d'un long mal,
Et que de Cocherel le clairon triomphal
Sonne à mon gentil roi son réveil d'espérance.
Allons, Français! Boutons l'Étranger hors de France!

SEIGNEURS et OFFICIERS.

Hors de France! boutons l'Étranger hors de France!

FIN DE L'ACTE TROISIÈME



# ÉPILOGUE

L'intérieur de la cathédrale de Reims. L'Archevêque-duc de Reims est à l'autel entouré des évêques-ducs de Laon et de Langres et des évêques-comtes de Beauvais et de Châlons. Au pied des marches conduisant à l'autel, le Dauphin en manteau de sacre est debout devant un prie-Dieu. En face de lui la couronne royale posée sur un coussin de velours bleu fleurdelisé. Dans le chœur, dans la nef et sur les bas-côtés, assis et debout, princes, seigneurs et peuple.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

### L'ARCHEVÊQUE, LE DAUPHIN, PEUPLE ET SEIGNEURS

L'ARCHEVÊQUE.

Au nom du Père, au nom du Fils et de l'Esprit,
Selon l'usage ancien, selon le droit écrit,
Peuple et Dauphin devront répondre à tour de rôle;
Nous, archevêque-duc de Reims, primat de Gaule,
Nous interrogerons leur double volonté.
— C'est le consentement qui fait la royauté. —

Mais avant d'accomplir notre mission sainte,
Partageant vos espoirs, comprenant votre crainte,
Anxieux comme vous d'un combat incertain,
Prions pour le pays, prions pour Du Guesclin.

(Courte prière à voix basse que le chœur des prêtres termine ainsi « Et benedic arma, Domine! »

L'ARCHEVÊQUE.

Amen! et que la paix remplace enfin la guerre.
(S'adressant aux assistants.)
Français qu'un même espoir groupe en ce sanctuaire,
Princes et chevaliers, seigneurs et peuple, tous,
Tant grands comme petits, répondez. Voulez-vous
Que, recevant de moi le sceptre et la couronne
Et que continuant son père sur le trône,
Le dauphin Charles, fils du roi Jean, soit le Roi?

VOIX DE LA FOULE.

Nous le voulons. — Nous l'approuvons. — Que cela soit.

L'ARCHEVÊQUE.

Et vous, devant le Dieu qu'il faut que l'homme craigne,
Devant le peuple qui consent à votre règne,

Devant les grands, devant les petits, devant tous,
Charles, fils du roi Jean, répondez. Voulez-vous,
Accomplissant en roi votre royal office,
Garder la sainte foi, pratiquer la justice,
Et maintenir les droits donnés par vos aïeux?
Charles, fils du roi Jean, répondez.

LE DAUPHIN.

Je le veux.

L'ARCHEVÊQUE.

Charles, fils du roi Jean, voulez-vous sans relâche,
Accomplissant en roi votre royale tâche
Et pour le menu peuple exerçant vos vertus,
Être le défenseur de ces indéfendus?

LE DAUPHIN.

Je le veux, je le veux de toute ma puissance.

L'ARCHEVÊQUE.

Charles, fils du roi Jean, vous êtes roi de France.

## SCÈNE II

LES MÊMES, LE COMTE DE BEAUJEU, puis DU GUESCLIN. (Il tient à la main une bannière anglaise et est suivi de cavaliers bretons amenant le captal de Buch prisonnier.)

COMTE DE BEAUJEU.

Sire, c'est Du Guesclin vainqueur. Noël!

LA FOULE.

Noël!

L'ARCHEVÊQUE.

La France a triomphé, béni soit l'Éternel.

DU GUESCLIN.

Oui, Sire, les Anglais sont tombés dans mon piège.
Victoire! Et regardez qui me sert de cortège :
C'est le captal de Buch et voici son pennon.

LA FOULE.

Gloire à toi, Du Guesclin!

LE DAUPHIN.

Vive à jamais ton nom!

DU GUESCLIN.

L'autre chef John Joël est mort dans la mêlée.
Quant à l'armée anglaise, elle s'en est allée
Mise en fuite, taillée en pièces, sans drapeau!
Et le pays normand restera son tombeau.

LE DAUPHIN.

Éternel souverain des choses et des hommes,
Vous dont la volonté nous fait ce que nous sommes,
Dieu protecteur, Dieu bon, Dieu redoutable aussi,
Merci de ta victoire.

(A Du Guesclin.)

Et toi, vainqueur, merci!

DU GUESCLIN.

Hélas! pour nous aussi la lutte fut sanglante,
Bien des corps sont gisants dont l'âme était vaillante.
Beaucoup ont bien agi qui n'agiront jamais :
Beaumont que vous aimiez, de Mauny que j'aimais,
D'Hennequin, ce héros, de Béthancourt, ce sage,
Nous ne les verrons plus ces preux au clair visage,
Dont le cœur se lisait dans les yeux résolus;
La Heuse, Villequiet, nous ne les verrons plus.

Et combien d'autres moins fameux, non moins sublimes,
Tombés au champ d'honneur, héroïques victimes !
Les anges du trépas ont fauché pour le ciel.
Mais la France vivra des morts de Cocherel.

LE DAUPHIN.

Morts glorieux, vos noms sont inscrits dans l'histoire ;
Morts innommés, la France est votre nom de gloire !
Dormez, martyrs obscurs, pères, enfants, époux,
Je veillerai sur ceux qui vont pleurer sur vous.
Quant à toi, mon héros, mon champion, mon homme,
Toi qui m'as conservé mon peuple et mon royaume,
Dis quel titre, quel rang doivent t'être donnés ?
Que ferai-je pour toi, Du Guesclin ?

DU GUESCLIN.

Gouvernez !
Soyez l'esprit qui veut, et la tête qui pense ;
On la sauve aisément votre admirable France,
Avec la nation admirable qu'elle a,
Mais ne la laissez plus sombrer, gouvernez-la,
Que le relèvement suive la délivrance !

LE ROI.

Je serai ce qu'il faut que je sois pour la France.

LA FOULE.

Gloire au roi Charles V! Honneur à lui! Vivat!

LE ROI.

Honneur à notre armée et gloire à ce soldat!

DU GUESCLIN.

Mon gentil roi, la France est votre beau domaine,
L'étranger n'eût voulu vous en laisser qu'un peu;
Tout est vôtre. Voilà grand'joie après grand'peine;
Or, est exécuté le bon plaisir de Dieu.
Sa main a dirigé votre main et la mienne;
Du service rendu, Sire, qu'il nous souvienne,
Vive le Roi! Vive la France! Vive Dieu!

LA FOULE.

Vive Dieu!

FIN

